

HISTOIRE

DE LA

FAMILLE

BEAUX

JUIN 2015

HISTOIRE
DE LA
FAMILLE BEAUX

1^{ère} édition
Juin 2015
Mise à jour décembre 2016

La vie n'est pas ce que l'on a vécu, mais ce dont on se souvient et comment on s'en souvient.

Gabriel Garcia Marquez

Ouvrages sur la généalogie et l'histoire
de la famille Beaux

Généalogie de la famille Beaux
Auguste II Ferdinand Beaux
3^{ème} édition - Gallica - Bnf 1890
4^{ème} édition - Paris. Typographie Gaston Née 1891

Thèse familiale et généalogie
Auguste IV Beaux
1972

Généalogie de la famille Beaux
Jean-Michel Beaux
2015

Histoire de la famille Beaux
Jean-Michel Beaux
2015

Introduction

Notre vie est construite d'histoires familiales, de souvenirs et des perceptions que nous avons des choses.

Au delà de la mise à jour de la généalogie, mon intention était de transmettre une rédaction actualisée de l'histoire de la famille Beaux.

Là encore, je suis parti de documents existants. En premier lieu, la généalogie réalisée et éditée par Auguste II Ferdinand BEAUX qui a vécu de 1840 à 1923. La troisième édition de cette généalogie est disponible chez *Gallica*, la bibliothèque numérique de la BnF. Elle est datée de 1890. Il en existe une 4^{ème} édition brochée et datée 1891. En second lieu, « L'histoire de la famille Beaux » écrite par Auguste IV Beaux, de la branche A2, en collaboration avec son frère Jean Beaux. Elle date de l'année 1972. Ce travail est venu compléter et actualiser notre généalogie en *ligne directe* tout en l'enrichissant remarquablement de l'histoire de nos ancêtres Beaux.

Cette histoire nous transmet informations, chronologies et anecdotes sur la source des Beaux, l'itinéraire de la famille, les histoires cévenoles et italiennes, les métiers de nos ancêtres et quelques portraits de famille.

Juillet 2015 : près de 43 années se sont écoulées depuis la dernière rédaction de l'histoire des Beaux.

Aussi, me suis-je consacré depuis le début de l'année 2014 à une mise à jour de nos généalogies et à une rédaction actualisée de l'histoire de la famille Beaux.

Parallèlement, le travail de mise à jour de notre généalogie m'a fait entrer dans un monde familial riche de souvenirs. De nombreuses *rencontres, souvent écrites ou numériques*, m'ont apporté informations et inestimables témoignages personnels. Celles-ci enrichissent également notre connaissance et réveillent nos souvenirs avec un premier fonds photographique. Aussi, parcourons-nous tout à la fois, itinéraires, personnalités, maisons familiales, migrations géographiques ou activités professionnelles. Nos arbres généalogiques reflètent une grande richesse et de nombreux faits. En premier lieu, le destin hors du commun d'Auguste II Ferdinand Beaux, né en 1840, qui est à l'origine de notre branche familiale : Auguste III Ernest, Georges, Léon, Maurice, Louise et Amélie Beaux.

La maison historique de Lasalle dans le Gard est restée dans la famille pendant de longues années depuis son acquisition il y a 210 ans par Jean IV. S'y sont succédés Jean V, Fulcrand, Auguste II Ferdinand, Auguste III Ernest, et Auguste IV. Cédée à l'aube du XXIème siècle, la maison de la rue du Pont Vieux est devenue une maison d'hôtes sous le nom *La Galerie Toscane*. Mais la vie des Beaux à Lasalle ne s'est pas arrêtée pour autant.

Notre histoire familiale, est également faite des nombreux itinéraires professionnels. De l'élevage des vers à soie au commerce en passant par l'exploitation de filatures, la soie occupe, de longue date, une place privilégiée dans notre famille. Mais bien d'autres activités sont venues enrichir la vie des Beaux et de leurs conjoints.

L'itinéraire soyeux de la famille se trouve particulièrement et durablement marqué par Auguste II Ferdinand Beaux. Parti très tôt de la région lyonnaise d'origine, il s'installe à Milan, avec son épouse Amélie, pour y fonder une entreprise de soierie, filature et moulinage à San Pellegrino. Pour y fonder également une famille : ses huit branches seront à l'origine de l'histoire contemporaine des Beaux.

Ainsi, prenait souche en Italie une grande partie de la famille. L'histoire des Beaux est riche de la vie des descendants eux-mêmes, de leurs conjoints et de ces alliances mêlant les destinées. Aux 6^{ème} et 7^{ème} générations, la vie des Beaux défile sous nos yeux en traversant Lasalle, Lyon, Montpellier, San Pellegrino, Carcano, Milan, Viggiu puis Nice ou Cannes.

Les 300 descendants d'Auguste II Ferdinand sont aujourd'hui installés dans de nombreuses régions : Ile de France, Rhône-Alpes, Languedoc Roussillon, Midi Pyrénées... Mais également à Tahiti, en Nouvelle Calédonie ou dans l'Océan Indien. Une part importante est encore à Milan, Sondrio ou Florence. Nos contemporains sont aussi au Royaume Uni, à Singapour, Hong-Kong, aux Etats-Unis ou dans l'Etat du Qatar.

Déjà, notre histoire des Beaux se trouve enrichie d'anecdotes et d'images historiques précieuses mais également d'informations sur les vies de notre famille contemporaine. Il nous appartient de les mettre noir sur blanc afin qu'elles puissent être transmises à tous.

Aujourd'hui, le travail généalogique est terminé pour notre *ligne directe* et il est à la disposition de tous. Nous en sommes aujourd'hui à la 13^{ème} génération de cette famille dont les origines remontent à l'an 1600.

Si cette histoire des Beaux actualisée constitue un nouveau point de départ, de nombreuses inconnues

demeurent. Demain, elle devra être enrichie avec les témoignages de tous sur ce que furent les vies de nos ancêtres.

La généalogie rejoint l'histoire. Le travail publié en 1890 par Auguste II Ferdinand Beaux posait déjà la base d'une étude généalogique des branches collatérales dont nous n'avons aujourd'hui qu'une connaissance très partielle et limitée de l'histoire. A ce jour, aucune étude complète n'a été menée sur ces branches collatérales. Les pertes de contact entre les différentes branches sont la source de nombreuses inconnues.

Ainsi, nous n'aurions aucune confirmation des origines et de la descendance d'un certain Ernest Beaux, né à Moscou en 1881 d'un père français, venu d'une branche collatérale non identifiée à ce jour et décédé à Paris en 1961. Il est connu comme l'un des plus grands parfumeurs au monde et notamment le créateur du parfum N°5 de Chanel. Au moment où je termine l'écriture de ces lignes, ma rencontre récente avec Hubert Beaux, petit-fils d'Auguste IV, apporte un élément nouveau sur cette question. En effet, il semble qu'Auguste IV ait entrepris cette recherche sur les origines d'Ernest Beaux. Si, à notre connaissance, cette interrogation n'a pas trouvé de réponse formelle, cette dernière recherche nous délivre aujourd'hui de précieux éléments : deux correspondances entre d'une part, Auguste IV et Henri Beaux et d'autre part, entre Auguste IV et Edouard Beaux, le fils d'Ernest Beaux. Enfin, quelques notes écrites lors de la rencontre entre Auguste IV et Edouard Beaux le 6 mai 1988. Bien entendu, ces éléments constituent autant de fils conducteurs pour la poursuite de ces recherches sur les branches collatérales et sur l'histoire des Beaux.

L'enrichissement de notre histoire et la connaissance de nos ancêtres exigeait une ouverture au delà des membres de la famille. Cela m'a conduit à ouvrir un arbre des ancêtres de la famille Beaux sur le site *Geneanet*.

Ce que vous lirez dans ces pages est le résultat de cette entreprise arrêtée à cette date d'édition.

En écrivant ces lignes, je souhaite qu'elles nous apportent une meilleure connaissance de notre famille et qu'elles maintiennent les quelques fils qui nous relient à nos ancêtres et à nos contemporains.

Jean-Michel Beaux
Juillet 2015
Mise à jour décembre 2016

Note sur la version en téléchargement

La présente version numérique de l'histoire des Beaux est disponible en tenant compte des contraintes liées à la taille maximale du fichier en téléchargement. A ce titre, elle ne comporte pas les illustrations photographiques présentes dans la version imprimée.

Histoire des Beaux

Il semble bien établi que nous descendons de maréchaux ferrants apparus pour la première fois dans les actes civils ou religieux à l'orée du XVIIème siècle.

Les documents viennent de Meyruels en Lozère mais les hommes vivaient au sommet du Causse Méjean dans le hameau du Beffre, paroisse de Hures. Ce haut plateau calcaire est contourné quand on suit la route de Lasalle à Florac, puis, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, en longeant les gorges du Tarn, par Sainte Enimie, Les Vignes, Le Rozier à l'ouest, là où les gorges de la Jonte rejoignent celles du Tarn pour parvenir à Meyruels et terminer en suivant le cours du Tarnon. C'est donc là, à 17 km de Florac, dans le cadre de la Plaine de Chanet et au sein du Parc national des Cévennes, que se niche le berceau de nos ancêtres.

Au XVIIème siècle, ils sont maréchaux-ferrants et leur nom s'écrit Baud. Ceux qui ne reprennent pas la forge paternelle vont chercher fortune ailleurs et on les voit essaimer à Hures, Sainte-Enimie, à Blajoux, au mas Saint-Chély...Le premier qui nous intéresse est né au Beffre vers 1600, Raymond-Jean-François Baud. L'un de ses fils, *Jean I* né en 1638, partit pour Saint-André de Majencoules au delà de l'Aigoual dans la haute vallée de l'Hérault. Là, il fonda la branche cadette et devint notre aïeul.

A l'ouest de Lasalle, à quelques vingt kilomètres à vol d'oiseau, le massif de l'Aigoual est caché par la crête du Fageas. De son sommet descend la route en lacets qui passe à l'Espérou et suit ensuite la vallée de la rivière jusqu'à Pont d'Hérault où elle rejoint la route du Vigan à Nîmes par Saint Hippolyte du Fort. Sur la rive gauche du cours supérieur de l'Hérault se dresse un piton couronné par le village de Saint-André de Majencoules.

Les Baud *de Saint-André* pratiquèrent pendant une cinquantaine d'année leur artisanat de « maréchaux à forge ». A quelques 500 mètres d'altitude, ils y trouvèrent une nature plus clémente de châtaigniers ou de mûriers et passèrent de la civilisation pastorale à celle de l'élevage des vers à soie qui avait été introduit dans les Cévennes sous Henri IV. *Jean I* eut quatre filles et deux fils et ce fut l'ainé, *Jean II* né en 1669, qui devait persévérer dans la maréchalerie à Saint-André.

Cette époque marque un tournant dans la localisation géographique des Beaux. Le plus jeune des trois fils de Jean II s'appelle *Louis*, né en 1702. Il quitte Saint-André de Majencoules pour *Lasalle* où nous le retrouvons maréchal ferrant en 1726. A Lasalle, il retrouvera d'autres descendants de l'aïeul venus s'installer quarante années auparavant. Ainsi nos forgerons quittaient le très catholique Saint-André pour venir à Lasalle en pleine terre huguenote ensanglantée par la guerre des Camisards quelques années auparavant.

Environ 70 kilomètres séparent Saint-André de Majencoules de Lasalle. En venant de Florac, on passe le massif du Liron avec ses trois sommets, le grand Liron, le Fageas et le roc de l'Aigle, puis on découvre la vallée de la Salindrenque, la rivière de Lasalle.

En venant de Montpellier, on passe Saint-Martin-de-Londres, puis on quitte les crêtes d'Anduze à Saint Hippolyte du Fort qui marquent le début des Cévennes. Enfin, on traverse le Causse de Pompignan avant d'entamer la route du col de Rédarès. Après une soixantaine de kilomètres, on parvient alors à Lasalle en franchissant le pont de la Baraquette. Beaucoup de cousins se souviennent vraisemblablement de cette route en lacets empruntée pendant les vacances d'été.

Il suffit de monter au dessus de Lasalle pour découvrir que c'est un endroit où la vie est rude en hiver. La beauté du paysage inspire à ceux qui en viennent un attachement profond pour ce lieu. Maurice, le frère de Jean et d'Auguste IV de la branche A2, qui vécut souvent dans son enfance à Lasalle, fut très attaché à ce pays qui lui donna un grand amour de la montagne. Au point d'appeler bien plus tard son cheval du nom de ce mont Aigoual. On peut imaginer déjà la beauté de ces lieux à la lecture de R.L. Stevenson et de son « Voyage avec un âne dans les Cévennes ». En descendant de la naissance du Tarn, un peu avant la fin de sa randonnée, on se trouve à l'altitude de cette contrée des Cévennes. Le périple de Stevenson se termine dans ce pays aux origines catholiques où le protestantisme se réfugia jadis pour y faire souche. A Lasalle, dans les belles demeures environnantes, les grand-mères protestantes n'invitaient jamais les jeunes filles catholiques de peur d'éventuels mariages avec leurs petits-fils. Seuls, dit-on, le pasteur et le curé étaient de grands amis.

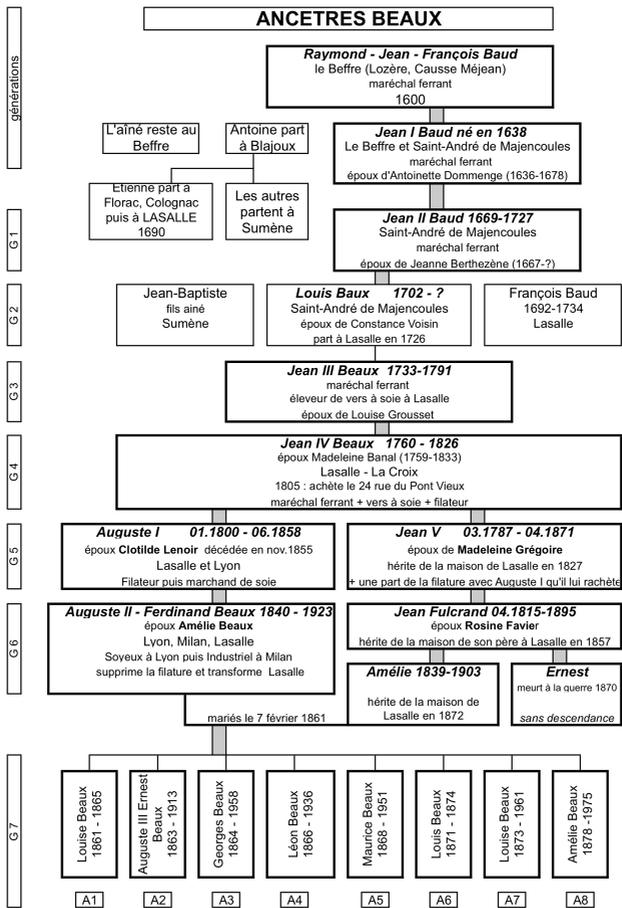
Tous ces forgerons avaient dû déjà tâter de la sériciculture depuis qu'ils s'étaient fixés dans les basses Cévennes. A Lasalle, au XVIIIème siècle, *Jean III* Beaux, né en 1733, et surtout *Jean IV* né en 1760 eurent sûrement quelques mûriers et une magnanerie.

Ces premiers Beaux étaient propriétaires de lopins de terre sur le Causse Noir, au lieu de l'actuel cimetière catholique de Lasalle. Ils tiraient un complément de ressources de la vente de leurs cocons et de leurs graines de vers à soie. Tout en exerçant toujours leur rude métier de maréchaux ferrants, ils connaissent alors une certaine prospérité. On les voit acquérir en 1735 une petite vigne du Causse Nègre puis en 1743 une maison à La Croix avec « boutique et écurie ». C'est à partir de *Jean III* que notre nom figure sur les registres paroissiaux de Lasalle avec l'orthographe BEAUX qu'il a conservé depuis. A propos de ce nom, une hypothèse étymologique l'attribue au pluriel de *Beal*, dans les Cévennes, un petit canal d'irrigation des prés. De l'aveu même d'Auguste IV, cette hypothèse n'est que pure fantaisie et invention de sa part ! Il reste donc plus probable que l'évolution du nom soit le fait des rédacteurs successifs d'actes de baptême.

Les Beaux installés à Lasalle connaissent donc une certaine promotion sociale en s'enrichissant. Quand arrive la révolution, Jean IV, qui est âgé d'une trentaine d'années, est certainement un des citoyens les plus en vue du village. Avec *Jean IV*, la lignée des Beaux se poursuit puisqu'il eut neuf enfants dont deux seront nos ancêtres : l'aîné *Jean V* né en 1787 et un troisième fils *Auguste I* né en 1800. Ainsi apparaît dans la famille le prénom *Auguste*. Il témoigne de l'engouement révolutionnaire pour les grands hommes de l'antiquité. C'est aussi, peut-être, une mode venue de Lyon, car à ce moment-là, la sériciculture tissait des liens étroits entre les Cévennes et la capitale de la soierie. Il était d'usage, dit-on, de baptiser Auguste un fils de chaque famille. Le premier, *Jean V*, hérite de la maison de Lasalle en 1827.

D'un côté, Jean V aura quatre enfants dont l'aîné Jean Fulcrand, *dit Baucet*, est né en 1815. En 1836, il se marie avec Rosine Favier de Saint-Martin de Londres dans l'Hérault. En 1839 ils eurent une fille appelée Amélie. De l'autre côté, *Auguste I* épousait Clotilde Lenoir, fille d'un moulinier du quai de Retz. Ils eurent un seul fils, *Auguste II Ferdinand*, né en 1840.

Lorsque qu'Amélie épousa le 7 février 1861 son petit cousin Auguste II Ferdinand, les deux lignées issues de Jean IV se rejoignirent. Ainsi, ce fut grâce à Amélie que notre famille devait se rattacher à la branche aînée de Lasalle.



A l'aube du XIX^{ème} siècle, Jean IV est propriétaire d'une forge et il fait des cocons. La forge sera transmise à son fils puis à son petit-fils Fulcrand qui fut récompensé d'un diplôme de « Maître Maréchal » et appelé ensuite « vétérinaire ». Vers 1850, il est qualifié de « graineur de vers à soie » et il voyage beaucoup à Lyon, en Italie et en Orient. Une vague de prospérité poussait au premier plan la soie des Cévennes et la soierie de Lyon. Elle couvre alors Lasalle d'une vingtaine de filatures. On trouve la trace en 1830 de la vente par Auguste I à son frère aîné Jean V de « sa part de la filature familiale ». Cette filature a vraisemblablement été construite par leur père Jean IV qui avait acheté en 1805 la maison du 24 rue du Pont Vieux : la maison familiale de Lasalle qui appartenait alors à Auguste IV et à Jean jusqu'à ce que ce dernier ne cède ses parts à son frère aîné . Ainsi cette maison est-elle le résultat de la réunion des propriétés de la branche aînée et de la branche cadette par le mariage d'Amélie avec Auguste II Ferdinand. Le seul vestige de la filature, l'adduction de l'eau de la fontaine, alimentera en « eau courante » la maison grâce à une pompe à bras, ensuite électrifiée par Auguste IV. « Eau courante », immense progrès cinquante ans avant que n'arrive « l'eau de la ville ».

Jean IV est à l'origine des contacts noués avec des soyeux de Lyon. Ce sont ces contacts qui ont amené Auguste I à s'installer sur les bords du Rhône, d'abord comme négociant en gros de bonneterie des Cévennes puis comme marchand de soie de Lasalle après qu'il eut vendu sa part de la filature paternelle. Auguste I et son épouse Clotilde Lenoir, habitèrent rue Mercière et eurent un enfant, *Auguste II Ferdinand*, comme évoqué précédemment. Avec ce dernier commence l'histoire contemporaine de la famille.

Auguste II Ferdinand voit successivement à 15 ans la disparition de sa mère, à 16, le remariage de son père et à 18 ans, la disparition de son père en 1858. Encore de nos jours, des membres de la famille évoque l'homme qu'il fut sous le nom « Il Nonno Beaux », *grand-père* en italien. Après de brillantes études au Lycée Ampère, où il saute une classe sur deux, il se retrouve chef de famille. Bien des années plus tard, son petit-fils Auguste IV eut la surprise de déchiffrer le nom d'Auguste II Ferdinand gravé au couteau sur un des antiques pupitres du lycée. Lors d'un séjour à Lasalle, il voit ses cousins et rencontre Amélie. Elle lui plait. Elle a exactement le même âge que lui. Les souvenirs rapportent qu'Auguste II lui aurait dit : « Tu ne vas pas rester à t'ennuyer ici toute ta vie ! ». A 21 ans, il épouse et emmène donc Amélie Beaux, la fille de son cousin Fulcrand. Celui-ci, à l'origine maréchal comme son père, devint vétérinaire, sans doute à force de soigner les chevaux et nanti de ses connaissances en biologie animale, s'intéressa aux vers à soie et devint « graineur ». Cette consanguinité entre Auguste II et Amélie ne fut pas sans poser de problème. L'Eglise interdisant les mariages consanguins. Alors, dit-on, il écrivit au Pape qui donna sa permission !

Une faillite de son banquier amène Auguste II Ferdinand à partir en Italie et à se fixer à Milan pour diriger des filatures. Dans un premier temps, celles de son ami Edouard Payen puis en association avec les frères Gervais en 1866. Mais il veut fonder quelque chose bien à lui. Là encore, les souvenirs racontent qu'il trouve sur le trottoir une petite médaille de « La Madona Del Duomo » de Milan. Cette médaille est une réalité. La dernière fille d'Amélie devait la conserver avant de la donner à Nanette Calderara qui l'a encore de nos jours.

Très vite, Auguste II Ferdinand prendra son indépendance et après la *première Maison Beaux de Lyon*, c'est la naissance en 1863 de la deuxième firme soyeuse, « *la Ditta* ». Des bureaux, 5 via Cusani à Milan sous l'enseigne « *Auguste Beaux, marchand de soie, moulinier et filateur en Lombardie* ». C'est ce qu'on appelle alors un « setaiolo ». Parti prospecter du côté de Côme, il trouve à San Pellegrino au nord de Bergame. Là, il achète une maison en 1872 et y construit une usine de filature. Dans cette région pauvre, il est assuré de trouver une main-d'œuvre puisée dans un orphelinat. Ainsi naquit et grandit la filature de San Pellegrino.

J'emprunte encore à l'histoire familiale quelques souvenirs, vécus par la génération de ses enfants, pour évoquer l'homme que fut Auguste II Ferdinand. Au delà de ses qualités entrepreneuriales, il fut vraiment le « chef de la famille » pour les générations de ses enfants et de ses petits-enfants. A la mort précoce de son fils, *Auguste III Ernest*, il assura la subsistance de son épouse Marie-Antoinette dite Graney et de ses quatre enfants. Il les accueillait dans les villas qu'il louait à Cannes chaque année. Sa vie était faite de la direction de ses affaires bien sûr, mais également d'entourage familial, d'anecdotes pittoresques sur sa jeunesse, de repas pantagruéliques et d'expression artistique. Il racontait à ses petits-enfants le sauvetage qu'il fit à quinze ans en se jetant dans le Rhône du haut du vieux pont de la Guillotière pour repêcher un noyé. Ou les repas pantagruéliques avec ses amis chanteurs lyonnais. Il aimait beaucoup les arts et surtout la musique. Avec sa voix de ténor, il interprétait les airs du *bel canto* de l'opéra italien de son temps. Il avait écrit pour la Chambre de Commerce française de Milan, dont il fut longtemps le président, de nombreux rapports sur des sujets économiques ou politiques. S'intéressant aux eaux minérales, il avait une source à Evian et une à San Pellegrino... mais il ne put jamais les exploiter. Sa silhouette, dit-on, n'a guère changé pendant les vingt dernières années de sa vie. Plutôt petit et légèrement bedonnant, avec de beaux yeux bleu clair et rieurs, une barbe blanche, des cheveux soyeux et une moustache bien soignée. A Cannes, sur la croisette, il était toujours très fier quand les passants le prenaient pour Saint-Saëns, avec lequel il avait une certaine ressemblance. Deux fidèles serviteurs l'ont entouré pendant un quart de siècle de leur respectueuse familiarité. Ils l'appelaient « Papa ».

Son valet de chambre Giuseppe le servait en gants blancs et en gilet rayé ! C'était un ancien clown acrobate qui distrayait tous les enfants avec ses tours. Le cuisinier Carlo Fossati était certainement le personnage le plus important. Il régenta tout. Son irremplaçable particularité, c'est qu'il avait exactement la taille et la corpulence d'Auguste II Ferdinand. Celui-ci n'aimant pas porter des vêtements tout neufs, Carlo enfilait costumes et chaussures fraîchement livrés. Puis, quand l'apprêt était tombé et les plis formés, on cousait la Légion d'Honneur à la boutonnière et Auguste II portait son vêtement ainsi étrenné. Auguste II, assez strict sur la gestion de ses finances, avait d'immenses faiblesses pour ses serviteurs. A la fin de sa vie, il lui arrivait de les installer tous en famille à Cannes dans la villa de location, et de descendre, lui, dans un bon hôtel voisin.

Nous ne disposons que de peu d'informations sur sa femme Amélie décédée en 1903. Douce, calme et pieuse, elle vivait, dit-on, un peu effacée à l'ombre de la forte personnalité de son mari. Quand elle mourut, suivant l'usage italien, on lui édifia une tombe grandiose à Milan, où elle avait vécu presque depuis son mariage. Auguste II Ferdinand Beaux est décédé le 23 juillet 1923 à Caluire. A Milan, il repose aux côtés de sa femme Amélie.

Sa famille lui rendit un hommage dont les mots imprimés sont restés parmi nous. Les voici dans leur intégralité.

Né le 27 février 1840 à Lyon, Auguste Beaux démontra dès son jeune âge les qualités éminentes que seuls possèdent les cœurs d'élite. D'un caractère franc, énergique et bon, d'intelligence vive, il professa toujours sa foi catholique avec simplicité et se montra dans le

bonheur comme dans l'adversité, un homme juste, généreux, modeste et actif. Dieu lui concéda une nombreuse famille qu'il sut élever à l'exemple de ses sentiments honorables.

Tout en conservant intact son fier patriotisme de Français, Auguste Beaux, qui était venu s'établir en Italie en 1865, s'attacha sincèrement à cette seconde Patrie, dont il avait compris la grande âme et prévu la glorieuse destinée. Industriel en soies, il fut pour ses ouvrières plus un père qu'un Patron, s'attachant de tout cœur à leur relèvement moral, religieux et économique. A San Pellegrino (Val Brembana), il avait fondé en 1872 le plus grand moulinage de soies existant alors en Italie, et occupait dans cette usine et dans celles accessoires environ 2000 ouvrières, où sous la direction des Sœurs St. Vincent de Paule, de nombreuses orphelines avaient pu retrouver un appui moral et économique, en démontrant ainsi que dans toute profession il est possible d'exercer un apostolat en faveur du Bien Social.

Après avoir obtenu de nombreux diplômes et médailles d'or aux divers grandes Expositions Internationales, il obtint en 1890 la Croix de Chevalier de la Couronne d'Italie. En 1870/71, au moment de la guerre, il démontrait son dévouement et sa générosité envers les soldats français blessés et réfugiés à Milan, et obtint en récompense la médaille de la reconnaissance.

Conseiller, puis Président, pendant plus de 30 ans de la Société de Bienfaisance de la Colonie Française de Milan, il donna un grand développement à cette œuvre de charité. Conseiller, puis Vice-Président de la Chambre de Commerce Française à Milan, il fut toujours un exemple pour le culte du Devoir, par l'assiduité au Travail, par l'amour de sa Patrie et par son

affection déférente envers la Nation qui l'avait accueillie. En 1889, en reconnaissance de ses mérites industriels et civiques, le Gouvernement Français lui accordait cette croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, qu'il portait avec tant de joie et de fierté.

Auguste Beaux démontra toujours un goût exquis pour l'art poétique et pour la musique, et ses amis ne pourront pas oublier ses vers et ses chants, composés jusqu'en ses dernières années. Pendant la longue maladie qui le frappa au déclin de sa vie, il sut conserver avec philosophie jusqu'au dernier jour la pleine vigueur de son Esprit, sans jamais voir diminuer sa Foi et sa confiance en Dieu. Il put ainsi mourir, entouré de l'affection profonde de ses enfants et petits-enfants, et suivant son dernier désir, après avoir reçu les Saints Sacrements, fermer ses yeux sous le ciel de sa France bien-aimée.

Tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé, ne pourront que conserver le doux souvenir de sa bonté et de sa sagesse - il laissa en pieux héritage à ses enfants un nom estimé et honoré. La dépouille mortelle, transportée dans la Chapelle de Famille qu'il avait fait élever au Cimetière Monumental de Milan, repose en paix auprès de sa digne et Sainte Epouse : là ses enfants viendront souvent répéter auprès d'Eux leurs prières filiales et manifester leur souvenir pieux, dévoué et reconnaissant.

En 1886, Auguste II Ferdinand Beaux publie à Milan un recueil de poèmes sous le titre *Etincelles*. Sa poésie, dit-on, n'avait pas de prétentions mais témoignait de sa bonne humeur. Deux poèmes extraits de ce recueil figurent en annexe.

Auguste II Ferdinand et Amélie ont un fils en 1863, *Auguste III Ernest Beaux*, fils aîné d'une fratrie de huit frères et sœurs. Louise, Auguste III Ernest, Georges, Léon, Maurice, Louis, Louise II et Amélie. Louise fut emportée par une rougeole dans sa première année. Louis devait se tuer accidentellement à sept ans à Lasalle. Dans notre généalogie, les enfants d'Auguste II Ferdinand constituent les huit branches directes numérotées A1 à A8.

A Milan, les parents habitent un appartement, 4 via Dante, propriété d'un jeune docteur en médecine, Gaspare Calderara. Les églises à Milan ont cette couleur rose car elles sont construites en briques. Le marbre, d'une carrière près de Domodossola au nord du lac Majeur et aujourd'hui épuisée, n'a pu servir que pour le Dôme. Dans la métropole lombarde, la firme familiale, la « Ditta », prospère. Les quinze premières années voient la constitution de la fortune tandis que la famille est très éprouvée. Jean V, le patriarche de la branche aînée meurt en 1871. L'année précédente, Fulcrand était parti pour Boukhara, au Turkestan, à la recherche de vers à soie pour la Toscane. Il avait débarqué à Constantinople, traversé l'Anatolie et le Caucase par des chemins impossibles, loin de toute civilisation. A son retour, en 1871, il apprit que son fils Ernest, avec qui il vivait à Milan, avait été mortellement blessé à la bataille de Vendôme. Il fut enterré à Lasalle. Bien plus tard, à partir de 1907, Auguste II Ferdinand se contentera de surveiller de loin l'entreprise. Il partagera son temps entre Cannes, où il passe tous les hivers, son domicile parisien du 154 rue de Rivoli et plusieurs stations thermales. Toute la famille passe l'été dans la villa de San Pellegrino à deux pas de la grande usine de filature et de moulinage.

La villa de San Pellegrino fut détruite vers 2013 par la société des Eaux pour ériger à sa place un nouvel établissement.

Dans la filature familiale, les fils Beaux commencent à apprendre le métier de soyeux sous la double férule de leur père et de son fondé de pouvoir, le zurichois Fritz. Certains poursuivront dans cette voie ou pour un temps seulement dans l'entreprise familiale tandis que d'autres devaient bientôt s'orienter, entre 1890 et 1895, vers de nouvelles activités.

Georges, lui, s'en va en Amérique avec son ami Palladini. Son père, Auguste II Ferdinand, lui avait acheté des terres avec des milliers de têtes de bétail au Texas. Il y élevait des chevaux. Il fallait, dit-on, quatre jours de cheval pour faire le tour de ses terres. Un beau jour, Georges reçoit, de son père, l'ordre de revenir à Milan. Il câble alors « Arriverai Gênes telle date par tel vapeur avec petite famille ». A Milan, tout le monde s'esclaffe : Georges a trouvé le moyen de se marier là-bas et d'avoir un enfant sans prévenir ses parents ! Mais le voilà qui débarque avec ... un escadron de chevaux sauvages ! Heureusement, dit-on, il n'était associé qu'à 10% avec son ami Palladini de Milan dans cette *importation*. Mais ses chevaux personnels, difficilement liquidés, répandirent la terreur dans Milan et provoquèrent autant de catastrophes. A son départ du Texas, ses terres furent revendues. Aujourd'hui, il y a un derrick tous les 200 mètres... Auguste III Ernest raconte aussi cette histoire de Georges recevant à Milan son premier tricycle à pétrole. On le déballe, on emplit le réservoir, et, ne sachant pas comment le mettre en route autrement, il se fait pousser dans la via Cusani jusqu'à ce que le moteur commence à pétarader. Et le voilà parti tout fier dans le parc voisin. Mais comme il ne savait pas

non plus comment l'arrêter, il fut obligé de rouler jusqu'à épuisement de son carburant !

Georges a vécu à Varese et à Nice jusqu'à sa mort à 94 ans, aveugle mais toujours gai et drôle.

Par deux mariages, il fondera pour la branche A3 une famille de quatre enfants, Marguerite et Louis du premier mariage, Hélène et Henri Beaux, du second, à la 8^{ème} génération. Maria Bona, la deuxième épouse de Georges vécut jusqu'à 107 ans. Sa recette de longévité : un verre de vin à chaque repas !

G 7	BRANCHE A3				A3G7G8
	Georges Beaux (1864-1958) Annunziata et Maria Bona (1884-1951)				
	A3-1	A3-2	A3-3	A3-4	
G 8	Marguerite Beaux décédée 1938 Henri Marcellin décédé	Louis Beaux décédé Anna Vercelli décédée	Hélène Beaux (1915-2004) ép. Jean Vincent décédé 1985	Henri Beaux 1922 - 2006 Renée Lalaurette	
	Alberte Marcellin (1917) ép. M. Demange (1916-1945) ép. G. Delebecque (1912-1978)	Josette Beaux ép. Georges Belluschi	Mireille Vincent (1947-2007) ép. José Sery (1941)	Georges Beaux (1948) ép. Claudine	
G 9	Renée Marcellin décédée 1938	Giorgio Beaux (1936) ép. Marilli	Odile Vincent (1950) ép. Diégo Muffatti	Monique Beaux (1950) ép. Philippe Harang	
	Georges Marcellin (1922) ép. Danielle Pylvenmat 1923 - 2011			Alain Beaux (1950) ép. Catherine ép. Ghislaine Duffard (1955)	

Marguerite se marie avec Henri Marcellin. Ensemble, ils seront à la tête d'une importante descendance Marcellin, Demange et Delebecque. Leur fille aînée, Alberte Marcellin fut la co-doyenne de la famille Beaux. Les branches aînées de sa descendance sont aujourd'hui installées dans le Tarn et dans l'Hérault. De nos jours, les familles Demange et Demacon ont « inauguré » la 13^{ème} génération des Beaux.

Au jour de la parution de la 1^{ère} édition de notre Histoire des Beaux, Alberte Marcellin était la co-doyenne de la famille. Elle est décédée le 18 novembre 2016 dans sa centième année. Dans un livret qui rend un hommage affectueux à Alberte Marcellin, une de ses petites filles, Valérie Pauthé (fille de Françoise et Jean Demacon) écrit ces mots que nous transmettons avec l'aimable autorisation de la famille.

« Tu es née le 15 mars 1917 à Neufchatel. Fille de Henri Marcellin et Marguerite Beaux et sœur de René et Georges, tu vis en Italie jusqu'à tes 19 ans. A Bourg, tu fais la connaissance de Maurice Demange, militaire de carrière et tu l'épouses en septembre 1939. Tu auras deux filles avec lui, Jacqueline et Françoise, et un fils, Christian, jumeau de Jacqueline décédé à la naissance. Maurice meurt au combat en défendant son pays le 27 janvier 1945. En 1947, tu épouses Germain Delebecque avec qui tu as un fils, Hervé, et qui prend soin de tes deux filles comme un père. Installés en 1958 dans votre propriété du *Cerf*, vingt années s'écoulent au rythme des enfants et petits enfants. La vie quoi ! En 1978, à la disparition de Germain, tu t'installes au 10^{ème} étage puis au 6^{ème} étage de la résidence du Pont Biais à Castres. Pas les mêmes souvenirs qu'au *Cerf*, mais de bons souvenirs : les petits repas, le feuilleton Santa Barbara, les aiguilles à tricoter plantés dans les fauteuils. Pour tes

enfants, tu étais leur maman et comme toute maman tu as accepté les hauts et les bas. Aujourd'hui, ils te voient partir de leur vie. On n'a qu'une maman ! Pour nous tes petits enfants, c'est le départ de notre douce Grand-mère : nos souvenirs de vacances au Cerf, les retrouvailles avec les cousins, les courses qui avaient un goût d'aventure, les grands repas si longs avec la Charlotte en dessert, la tarte aux pommes, la chambre rouge, le parfum à la violette sur la coiffeuse, le tricot, le crochet, le poulailler, tes paroles aux forts accents italiens qui nous faisaient rire aux éclats, tes souvenirs d'enfance ... Ta douceur, ton accueil, tous les petits riens que tu nous as donnés, tu nous faisais nous sentir importants pour toi. Nous te donnons 21/20 à ton examen de Grand'mère. Tu vas nous manquer, Mamie ».

L'introduction de ce livret se termine avec ces mots qui sonnent comme une résonance des origines italiennes : « Ciao Bella Ragazza ! Tu sei il moi tesoro vicino al moi cuore. Ti amo, Grazie ».

Louis, *dit Gigetto*, a épousé Anna Vercelli, la sœur de Giuseppe Vercelli marié lui-même à une fille de Léon Beaux. Louis et Anna auront deux enfants, Josette et Giorgio. Aujourd'hui, Giorgio est l'aîné de la famille italienne portant le nom *Beaux*. Avec eux, une descendance de Georges Beaux s'installait à Milan. Ils y demeurent encore de nos jours.

Hélène est à l'origine des lignées Séry et Vincent-Muffatti. La première constitue la branche Beaux de l'Océan Indien tandis que la seconde s'établit en Italie à son tour, encore aujourd'hui à Sondrio. Hélène Beaux avait épousé Jean Vincent. Décédé en 1985, Jean avait travaillé un temps au sein de la société de jus

de fruits du domaine de Cavalès, propriété de son cousin de la branche A2, Jean Beaux.

Henri Beaux, le quatrième enfant de Georges, était à l'Ecole Coloniale en même temps que Marcel Beaux, fils de Maurice. A la sortie de l'Ecole, Henri a fait une carrière en tant qu'Administrateur en Côte d'Ivoire, au Sénégal, puis en tant que Haut Commissaire des Territoires des Afars et des Issas, des Comores, de Wallis et Futuna, puis comme Préfet de Saint Pierre et Miquelon. Les échanges familiaux nous apprennent qu'Henri Beaux, alors en fonctions à Wallis et Futuna, était entré en relation avec Hervé Delebecque de la branche A3, lui-même en fonctions en Nouvelle Calédonie.

La branche Henri se prolonge avec les naissances de trois enfants, Georges, Monique, aujourd'hui installés en région parisienne et Alain Beaux, en Dordogne.

Un autre fils d'Auguste II Ferdinand, Léon Beaux, appelé «*le zio* » (oncle en italien), fonde la branche A4. Il épouse Marie Frette et développe une fabrique de cartouches à Barranzata, près de Milan, succursale de l'usine Gévelot à Paris, qui, dit-on, avait été acheté par Auguste II Ferdinand. Elle connaîtra une grande prospérité et fermera en 1970, plus de 30 ans après la disparition de Léon Beaux.

Marie Frette était la fille de Jean Baptiste Edmond Frette, co-fondateur de la prestigieuse maison de lingerie. Après sa création à Grenoble en France, l'année 1865 voit l'installation de la société en Italie et la création de deux usines de production de textile de luxe près de Monza. En 1878, c'est l'ouverture de la première boutique via Manzoni à Milan, de nos jours toujours en activité. Frette devint le fournisseur de la famille Royale

italienne, des plus grandes familles en Europe et des plus prestigieux hôtels. Les plus grandes réalisations marquent la vie de l'entreprise : de l'autel de la Basilique de Saint Pierre de Rome aux équipements de l'Orient Express en passant par la salle des banquets du Titanic. Dans le respect de la tradition, Frette se montra toujours comme une entreprise innovatrice. En effet, ce fut elle qui, la première, installa en Italie en 1880, les nouvelles machines Jacquard – Système Vincenzi. Frette remporta la médaille d'or à l'Exposition de Milan en 1881.

En 1999, la société Frette, toujours entre les mains des descendants de la famille, fut cédée à un autre groupe italien.

A4G7G8

BRANCHE A4

Léon Beaux (1866-1936)
Marie Frette (1877-)

A4-2

Lily (Amélie) Beaux
(1901-2001)
Giuseppe Vercelli
(1898-)

Andrea Vercelli (1936)
ép. Maria Rosa Zanocelli
(1938)

Cario Vercelli (1940)
ép. Mimma Moretti
(1939)

G7

A4-1

Charles Beaux
(1900-1987)

G9

Les recherches sur l'histoire de la famille sont faites d'échanges et de photographies...pas toujours identifiées. Un portrait, qui s'avèrera être celui de Marie Frette, fut de celles-là. La question posée à Marioline, co-doyenne des Beaux et qui est dit-on la mémoire de la famille, reçut la réponse suivante à la vue de la photographie : « Avec le chapeau au centre, c'est Tante Marie Beaux née Frette avec Oncle Léon ».

Deux enfants naîtront de cette union : Charles et Amélie dite Lily à la 8^{ème} génération. Charles est mort en 1987 sans descendance. Une photographie demeurée dans les archives familiales et datée du 2 Août 1908 représente Lily et Charles à Carcano, propriété lombarde de la famille Vercelli.

La lignée italienne s'est donc poursuivie à Milan avec Amélie, dite Lily Vercelli, épouse du célèbre professeur de neuro-chirurgie Giuseppe Vercelli. Et plus tard, avec leur deux fils Andrea et Carlo. Les deux enfants de Lily Vercelli travailleront au sein de l'entreprise Frette. Andrea Vercelli en fut le Co-directeur. De nos jours, ils sont toujours installés à Milan.

Andrea Vercelli écrivit cette notice biographique sur son père, le Professeur Giuseppe Vercelli.

Né à Novare en 1898, Giuseppe Vercelli fit son service militaire pendant la guerre 1914-1918 qu'il termina sur le front français comme jeune médecin. Il passa ensuite une année de perfectionnement à Paris à l'hôpital de la Salpêtrière pour étudier, notamment auprès du Professeur Charcot, les blessures de guerre sous le point de vue neurologique ainsi que les effets asphyxiants sur le système nerveux. Rentré en Italie, il avait été nommé Assistant du professeur Carlo Besta, fondateur de la clinique milanaise spécialisée dans le soin des blessures de guerre du système nerveux.

A la mort du Professeur Besta, le Professeur Vercelli fut promu Directeur de l'Institut neurologique Carlo Besta, fonction qu'il exerça jusqu'à sa mort en 1967 et où il acquit une réputation mondiale.

Lily Vercelli vécut jusqu'à 103 ans. L'anniversaire de ses 100 ans fut fêté dans la maison de Carcano (Erba). Giorgio Beaux y fit un discours. A cette occasion, 100 ballons de toutes les couleurs ont été lancés des fenêtres de la villa et un magnolia y fut planté. Lily Vercelli, « *la tante Lily* » comme tous l'appellent encore de nos jours, était très fière de l'ambroggino d'or que la ville de Milan remettait aux centenaires. Le Professeur Vercelli avait dit « *la Tante Lily ci seppelirà tutti !* » (La Tante Lily nous enterrera tous !).

Le dernier fils d'Auguste II Ferdinand, Maurice Beaux, est à l'origine de la branche A5. Il est marié avec Emma di Lorenzo, une jeune fille de la noblesse napolitaine. Maurice reste fidèle au poste jusqu'à la fermeture des filatures de San Pellegrino sous les brimades Mussoliniennes vers 1928. A Milan, ils habitent via Bocaccio, 34. Et à Naples pendant les vacances. En 1928, ils rentrent en France et se fixent à Nice tout en continuant à se rendre en Italie à Viggiu et à Naples. Au moment des chutes de bourses de 1929, Maurice devait subir des revers de fortune.

A Nice, ils s'installent dans la superbe villa Cafarelli. Elle restera la base familiale jusqu'au début des années 60. Plusieurs photographies familiales depuis le balcon de la villa sont restées dans les collections de la famille. La villa Cafarelli, à proximité du palais St Martin, n'existe plus de nos jours et a été remplacée par un immeuble moderne de trois étages.

François Jeanpierre et Blandine Beaux, petits-enfants de Maurice Beaux, enrichissent notre histoire de souvenirs de la villa Cafarelli : *« Quelques marches en marbre conduisaient à un hall monumental doté d'un escalier conduisant au premier étage. Deux grandes chambres côté jardin, celles de Liliane et de Marioline à droite et celle de Maurice et Emma à gauche. Côté rue, deux salles de bains et un couloir avec de grands placards. Au rez-de-chaussée, côté rue, la chambre de Marcel et en face le grand salon rempli de beaux meubles et tableaux, un piano sur lequel Tante Liliane donnait des leçons... donnait sur le jardin. A côté du salon, une grande salle à manger donnait sur le jardin par une porte-fenêtre. Dans le coin, le petit bureau de Nonna (Emma).*

La cuisine côté rue, qui était le domaine de Léontine, communiquait avec la salle à manger. Emma avait une sorte de dame de compagnie, Mme Sylvestre, âgée et assez sourde, qui faisait un peu peur aux petits-enfants. On accédait au jardin par le balcon et une rampe qui tournait en passant devant un magnifique mandarinier. La villa de deux étages était très haute de plafond. Une photographie de Maurice et d'Emma les représente, en 1950, assis sur un banc du parc Alsace Lorraine tout proche et destination de promenades. Emma portait une canne à pommeau d'argent aujourd'hui utilisée par Marioline ».

La mémoire évoque encore la famille napolitaine d'Emma di Lorenzo. Sa tante, Enrichetta di Lorenzo, fut la compagne « engagée » du général Carlo Pisacane qui avait participé avec Garibaldi au Risorgimento italiano (l'unité de l'Italie et la proclamation de la République Romaine).

Maurice et Emma auront trois enfants de la 8^{ème} génération, Liliane, Marioline et Marcel. Liliane est décédée en 2008 sans descendance, Marioline a eu deux enfants, Marc et François Jeanpierre.

Aujourd'hui doyenne de la famille Beaux, elle habite toujours Nice. Elle a mené une carrière de directrice d'établissement scolaire. Son fils, François Jeanpierre habite les Alpes Maritimes. Il témoigne de ses visites régulières à sa mère, de l'abondante collection de photographies et de tableaux des archives familiales. Parmi celles-là, un portrait de notre aïeul Fulcrand Beaux. Les différents contacts de cette recherche familiale nous ont fait découvrir l'existence d'un second portrait de Fulcrand chez Georges Beaux, petit fils de Georges Beaux de la branche A3. Ce tableau de 1886 est l'œuvre du peintre B. Guiliano.

Le frère de Marioline, Marcel Beaux, épousa Annie Hugonnet. La mémoire familiale raconte qu'en 1944, Marcel Beaux découvre la région de Lozère au cours d'une mission d'encadrement de jeunes travailleurs. Il décide à la fin de la guerre d'installer ses parents, Maurice et Emma, et ses sœurs à Marjevols en Lozère. A Nice, la vie était difficile et de grandes difficultés d'approvisionnement persistaient. Marcel fait la connaissance d'Anne-Marie Hugonnet dont les parents vivaient en Lozère et à Nice pendant l'année scolaire où leur fille y fit ses études. Marcel et Anne-Marie se marient en 1945. Un retour aux sources familiales en quelque sorte ... Quatre enfants naîtront de cette union : Catherine, Blandine installée à Milan, Jean-Maurice et Annette. Catherine, Jean-Maurice et Annette sont en région parisienne. Annie et Marcel Beaux sont décédés respectivement en 2012 et 2013.

Marcel Beaux fera une brillante carrière de diplomate : en qualité d'Administrateur de la France d'Outre-Mer puis intégré au quai d'Orsay. Il fut notamment Ambassadeur de France au Tchad, en Roumanie et en Finlande.

En 1998, Marcel Beaux publie aux Editions Publisud un essai philosophique sous le titre : *Le grand manège au passage du Verseau : L'éternel retour au miroir de Nietzsche revisité.*

Il écrivit également une histoire romancée de la famille sous le titre : *L'Azur qui est du noir.*

Les trois extraits qui suivent sont communiqués ici avec l'aimable autorisation des descendants de Marcel Beaux.

Dans ce premier extrait, Marcel Beaux parle de sa mère Emma di Lorenzo, qui avait perdu sa sœur jumelle à 20 ans, sous le nom d'une *Mme Villecourt*.

A vingt ans, frappée par la mort de sa sœur jumelle emportée par une fièvre typhoïde, elle était tombée dans un état de mélancolie dont elle ne se remettrait jamais complètement. Elle impressionnait aussi son fils par l'inflexibilité qu'elle manifestait pour sa propre personne. Madame Villecourt ne supportait pas que l'on prit des nouvelles de sa santé et coupait court si l'on insistait. Elle veillait à ce que l'on ne médise de personne et que l'on ne parle jamais...

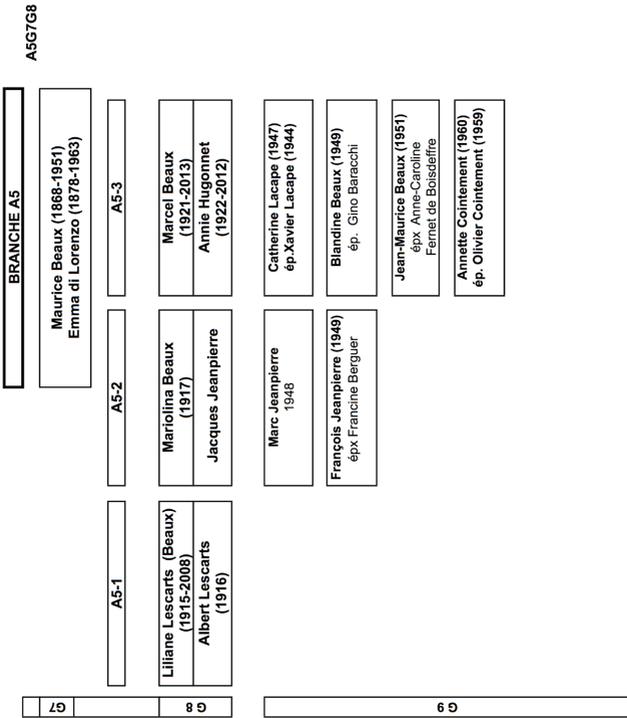
Ici, Marcel Beaux parle de son père Maurice Beaux sous le nom d'*Antoine*. Le nom d'une famille *Paratesi di Toraldo* évoque la famille di Lorenzo dont Maurice épousera la fille Emma en 1914.

Tel qu'il était, Antoine éprouvait de l'attrait pour certaines formes d'art. On racontait dans la famille qu'une demoiselle, rencontrée en Suisse lorsqu'il était jeune

homme, l'avait initié au dessin et à la peinture. Les enfants conserveraient certains tableaux que lui-même s'était mis à peindre. Homme d'affaires, il n'en possédait pas moins un certain sentiment de la beauté. Il en témoignait par la façon dont il veillait à disposer dans sa maison les meubles et les tableaux qu'il achetait. Ce penchant pour l'art constituerait un trait commun avec la famille Paratesi di Toraldo, où il rencontrerait celle qui deviendrait sa femme.

Dans ce troisième extrait, la personne dont parle Marcel Beaux est son père, Maurice Beaux. *Etienne* est le père de Maurice, c'est-à-dire, Auguste II Ferdinand Beaux.

Accoutumé à une certaine austérité, il réprouvait toute forme d'ostentation. Son luxe consistait maintenant à vivre en paix dans sa demeure niçoise, avec sa collection de meubles et de tableaux. Son unique aventure fut peut être de lier connaissance avec un vieux peintre italien talentueux mais pauvre, qui lui emprunterait périodiquement des sommes d'argent. Il en accepterait le remboursement avec des tableaux, ce qui lui permettrait de compléter la série de portraits de famille, inaugurée par Etienne Villecourt.



Louise, dite Zizon, née en 1873, est à l'origine de la branche A7. Elle avait épousé Cesare Ducessois de Prats, le fils du Consul de France à Florence et neveu de Baudelaire. Elle avait vingt ans. Ils vivaient en Toscane dans leur résidence de Lastra a Signa, la villa Colle Bertini commencée sous la Renaissance. La propriété avait un « Cortile » (cour intérieure généralement à arcades), œuvre d'un fils adoptif de Brunelleschi. Une source thermale, la Fonte patri, faisait partie de la propriété.

Louise et Cesare auront quatre enfants de la 8^{ème} génération : Geneviève, Pierre, Raphaël et Gisèle. François Jeanpierre, fils de Marioline, avait pour parrain Raphaël et pour marraine, son épouse Nella. Deux des enfants devaient mourir en pleine jeunesse, Pierre à 25 ans et Gisèle à 15 ans.

G7	BRANCHE A7				A7G7G8
	Louise Beaux (Zizon) (1873-1961) M. Ducessois de Prats				
	A7-1	A7-2	A7-3	A7-4	
8	Geneviève Ducessois (Nini) décédée Cesare Galli di Paratesi	Pierre Ducessois décédé 1925	Raphaël Ducessois décédé Nella Néri décédée	Gisèle Ducessois décédée à 15 ans	
9	Lorenzo Galli di Paratesi (1927-2015) (ép. Adriana Superbi) ép. Sandra				
	pas de descendant				
G 10	pas de descendant				
	pas de descendant				
	pas de descendant				

De ces quatre enfants, seule l'aînée Geneviève Ducezsois, dite Nini, eut une descendance par son mariage avec le Colonel Cesare Galli di Paratesi après la 1^{ère} guerre mondiale.

Les souvenirs racontent qu'il était propriétaire d'une source d'eau à Lastra a Signa. Pour son exploitation, il avait construit une usine. Cesare avait, dit-on, une connaissance approfondie de la ville de Florence et aveugle une partie importante de sa vie, il éprouvait de grands plaisirs à faire visiter la cité florentine.

De son union avec Geneviève naîtra un fils, Lorenzo Galli di Paratesi. Il était le dernier membre, sans héritier, de cette descendance florentine. Lorenzo est décédé au début de l'année 2015. Sa première épouse, Adriana Superbi, vit aujourd'hui à Florence, seule descendante de la branche A7 issue d'Auguste II Ferdinand Beaux.

Louise Beaux s'est éteinte à 88 ans. Elle repose dans la chapelle de la propriété de Lastra a Signa.

Il Nonno Beaux appelait parfois « Méli-Mélo » sa dernière fille Amélie, née en 1878, à l'origine de la branche A8. Celle-ci était revenue du collège de Paris « Les Dames du Sacré Cœur », alors dans l'enceinte du Musée Rodin. Amélie avait les yeux bleus et elle ne savait, dit-on, que jouer du piano.

Sa rencontre avec Gaspare Calderara dans l'escalier de la via Dante se transforme en mariage ! Amélie épousa donc le docteur Gaspare Calderara, dermatologue ... qui ne pratiquait pas la médecine.

Ils partagèrent leur temps entre la via Dante et, en villégiature, la « villa Beaux » de Pallanza sur les bords du lac Majeur ou la propriété de Canzo de la

famille Calderara. Via Dante, ils habitent le même immeuble que celui où se sont installés Auguste II Ferdinand et Amélie.

De cette union naîtront trois enfants de la 8^{ème} génération, Luigi, Alfredo et Térésa, décédée sans descendance.

Luigi Calderara épousera Amina Pocchini et ils auront trois enfants, Mariella, Gaspere et Augusto. Six enfants naîtront de l'union d'Alfredo avec Elena Zito-Elia : Gaspere, Amélia, Franco, Ricardo, Antonietta dite Nanette et Carlo-Maria.

Franco Calderara épousa en 1961 Marie-Françoise Beaux, fille de Maurice Beaux, de la branche A2. Parmi les enfants d'Alfredo Calderara, deux sont aujourd'hui décédés, Gaspere et Franco.

La via Dante est restée de nos jours la *maison familiale Calderara* pour plusieurs membres de la branche milanaise de notre famille.

	BRANCHE A8		A8G768						
G7	<table border="1" style="width: 100%;"> <tr> <td style="width: 33%;"></td> <td style="width: 33%;"></td> <td style="width: 33%;"></td> </tr> <tr> <td colspan="3" style="text-align: center;">Amélie Beaux (1878-1975) Gaspard Calderara (1869-1949)</td> </tr> </table>						Amélie Beaux (1878-1975) Gaspard Calderara (1869-1949)		
Amélie Beaux (1878-1975) Gaspard Calderara (1869-1949)									
	A8-1	A8-2	A8-3						
G8	<table border="1" style="width: 100%;"> <tr> <td style="width: 50%;">Luigi Calderara (1899-1976) Amina Pocchini (1907-1984)</td> <td style="width: 50%;">Alfredo Calderara (1901-1998) Elena Zito-Elia (1898-1996)</td> </tr> </table>	Luigi Calderara (1899-1976) Amina Pocchini (1907-1984)	Alfredo Calderara (1901-1998) Elena Zito-Elia (1898-1996)	<table border="1" style="width: 100%;"> <tr> <td style="width: 50%;">Gaspard Calderara (1926-2000) Amélie Calderara 1927</td> <td style="width: 50%;">Térésa Calderara (1903-1957)</td> </tr> </table>	Gaspard Calderara (1926-2000) Amélie Calderara 1927	Térésa Calderara (1903-1957)			
Luigi Calderara (1899-1976) Amina Pocchini (1907-1984)	Alfredo Calderara (1901-1998) Elena Zito-Elia (1898-1996)								
Gaspard Calderara (1926-2000) Amélie Calderara 1927	Térésa Calderara (1903-1957)								
G9	<table border="1" style="width: 100%;"> <tr> <td style="width: 33%;">Mariella Calderara (1927-2007) ép. Luciano Mroz</td> <td style="width: 33%;">Ricardo Calderara 1934 ép. Wanda Turci</td> <td style="width: 33%;">Franco Calderara (1929-2010) ép. Marie-Françoise Beaux 1941 ép. Estrella Galasso</td> </tr> <tr> <td>Gaspard Calderara 1935 ép. Gilda Carpanese</td> <td>Antonietta Calderara (Nanette) 1936</td> <td>Carlo-Maria Calderara 1943 ép. Séverina Vizzardi</td> </tr> </table>	Mariella Calderara (1927-2007) ép. Luciano Mroz	Ricardo Calderara 1934 ép. Wanda Turci	Franco Calderara (1929-2010) ép. Marie-Françoise Beaux 1941 ép. Estrella Galasso	Gaspard Calderara 1935 ép. Gilda Carpanese	Antonietta Calderara (Nanette) 1936	Carlo-Maria Calderara 1943 ép. Séverina Vizzardi		
Mariella Calderara (1927-2007) ép. Luciano Mroz	Ricardo Calderara 1934 ép. Wanda Turci	Franco Calderara (1929-2010) ép. Marie-Françoise Beaux 1941 ép. Estrella Galasso							
Gaspard Calderara 1935 ép. Gilda Carpanese	Antonietta Calderara (Nanette) 1936	Carlo-Maria Calderara 1943 ép. Séverina Vizzardi							

Ainsi, tous les frères et sœurs d'Auguste III Ernest feront souche en Italie et seront binationaux. Georges, Léon, Maurice et Amélie à Milan, Louise à Florence. Leurs épouses et leurs maris sont de sang italien, milanais, florentin ou napolitain. En rejoignant la branche A8 d'Amélie par son mariage avec Franco Calderara, Marie-Françoise Beaux établissait une base italienne pour la descendance d'Auguste III Ernest Beaux.

Un siècle et demi après l'arrivée d'Auguste II Ferdinand et d'Amélie Beaux à Milan, toutes les branches de leur descendance sont encore aujourd'hui représentées en Italie. La branche A7, celle de Louise Beaux, épouse Ducessois, n'a plus de descendance à la 10^{ème} génération.

En septembre 1986, un périodique de langue française édité à Milan, *le Naville*, publiait un article sur la vie d'une vieille famille de Milan : la famille Beaux. Dans son introduction, il rappelle qu'Auguste II Ferdinand Beaux fut pendant plus de 30 ans président de la Société de Bienfaisance de la colonie Française de Milan.

Une photographie qui a traversé les années représente Auguste II Ferdinand et Amélie, vers 1895, entourés de leurs enfants.

9	Auguste II Beaux 1840-1923 Amélie Beaux 1839 -1903							
	A1	A2	A3	A4	A5	A6	A7	A8
7	Louise 1861-1865	Auguste III Beaux 1863 - 1913 M-Antoin. Giraud 1874 - 1964	Georges Beaux 1864 - 1958 Annuziata † Maria †	Léon Beaux 1866 - 1936 Marie Frette 1877 - †	Maurice Beaux 1868 - 1951 Emma di Lorenzo †	Louis 1871 - 1874	Louise II 1873 - 1961 Ducassois de Prat †	Anélie 1878 - 1975 Gaspare Calderara 1869 †
8	Auguste IV Beaux 1899 - 1995	Georges Beaux 1901 - 1902 Jean Beaux 1902 - 1969 Maurice Beaux 1906 - 1944 Suzanne Beaux 1911 - 1997	Marguerite Beaux - - 1938	Charles Beaux 1900 - 1987	Liliane Beaux 1915 - 2008 Marjolaine Beaux 1917 - Marcel Beaux 1921 - 2013	Geneviève †	Pierre † Raphaël † Gisèle †	Luigi † 1899 † Alfredo † 1901 † Teresa † 1903 †

Au terme de son apprentissage du métier de soyeux à Milan, *Auguste III Ernest Beaux*, à l'origine de la branche A2, part à Lyon.

Il voyagera beaucoup, aux Indes notamment. Il part diriger des filatures au Bengale. Puis un tour du monde le mènera au Japon où il noua des relations d'affaires avec les filateurs nippons qui commençaient déjà à envahir le marché mondial de la soie. Puis, les Etats-Unis où il dirige à New York le bureau de la grande maison Guérin, marchands de soie, ancêtres de la banque du même nom. Chez Guerin à Lyon, travaillait un certain Georges Chabert. Auguste III Ernest va s'associer avec lui pour fonder en 1898 la Maison *Beaux-Chabert*, place Tolozan à Lyon, pour le négoce des soies. C'est la *troisième société du nom*. La même année, à trente-cinq ans, il épouse Marie-Antoinette Giraud, fille de Louis Giraud, moulinier ardéchois et de Noëlle Tapissier, la treizième des quinze enfants d'une famille lyonnaise de soyeux. Cela explique pourquoi les Beaux sont apparentés à tant de familles lyonnaises. A cette époque, cette branche s'est donc réinstallée à Lyon. On raconte que lorsqu'Auguste III Ernest choisit d'épouser Marie-Antoinette, *Il Nonno Beaux* télégraphia : « Bien content, bonne race ! ».

Ils vivaient à Lyon, au 10 de la rue du Président Carnot où Auguste IV a vu le jour en 1899, puis au 6 de la rue Grolée. Georges, né en 1901, mourra en 1905 des suites d'une rougeole. Jean est né à Lasalle en 1902 dans la vieille maison qu'Auguste II Ferdinand avait fait transformer à l'italienne en l'ornant de ses arcades, de ses terrasses et des mosaïques du salon. A la mort de sa mère en 1903, Auguste III Ernest hérite de la maison de Lasalle.

Maurice est né en 1906 tandis que ses parents venaient de s'installer 5 quai des Brotteaux. Là, une certaine Julie Venet régnait sur la nursery. Elle fut une autre mère pour les enfants et un pilier de la famille. Les relations de voisinages seront sûrement pour quelque chose dans la passion future d'Auguste IV pour le Hautbois et pour la création de l'ensemble instrumental *La Voix de la Muette* créé bien plus tard. A l'époque où Auguste IV et Tatotte habitaient Paris, avenue Paul Doumer.

Les affaires de la Maison Beaux-Chabert sont prospères. Un peu plus tard, devant la charge de travail, un nouvel associé entre au sein de la nouvelle société Beaux-Chabert et Payet. La vie des enfants est partagée entre Lyon, Cannes et Lasalle. Auguste IV et Jean vont à l'école Ozanam, au lycée Ampère de Lyon et au collège Stanislas de Cannes. Cette alternance Lyon-Cannes durera plus de dix ans. Vers 1910, Auguste III Ernest et Marie-Antoinette s'installent à Montpellier pour se rapprocher de Lasalle. Ils louent la villa Alicot, ancien chemin de Castelnau. Là, ils font la connaissance de Jean Chevallier qui vient d'acheter la villa Louise également dans le quartier de la Pierre Rouge. Elle deviendra Dôme Marguerite. Auguste IV et Jean ont alors 11 et 8 ans. Enfants, ils font la connaissance et sont les compagnons de jeux de deux filles Chevallier, Tatotte (Tinechka) et de Cléclé (Clémence). Qui deviendront leurs femmes. De son côté, leur frère Maurice fait des pâtés avec Wladi, un fils Chevallier.

Ensuite, c'est l'époque où la société Beaux-Chabert-Payet connaîtra des déboires conduisant à de graves difficultés financières, à la cession de parts puis au retrait de Georges Chabert et d'Auguste III Ernest en 1912.

Un an auparavant, celui-ci eut la joie de la naissance de son unique fille Suzanne dite Zette tout en ne partageant plus son temps qu'entre Montpellier, rue Clos René en face du square, et Lasalle. L'appartement du quai des Brotteaux est cédé aux Valette qui viennent de quitter Milan. Dans la maison familiale des Cévennes, une maladie de cœur emportera Auguste III Ernest Beaux en 1913. Il avait 50 ans.

Pour se rapprocher de sa propre famille, Antoinette Beaux-Giraud repart s'installer à Lyon, 6 rue Duquesne. Là, elle est très entourée par la famille Tapissier tout en gardant des contacts avec la famille grenobloise de sa sœur. A la veille de la déclaration de guerre, les études de ses enfants se poursuivent en alternance à Lyon au lycée Ampère et à Cannes. D'importants soutiens viendront d'Auguste II Ferdinand, désormais installé à Cannes où il louait les villas Bonnet et Patria. Ce fut là qu'il accueillit les quatre enfants de son fils décédé, pensionnaires à Stanislas. Il allait les voir sur la colline de la Croix des Gardes qui domine Cannes quand, chaque jeudi, les pensionnaires étaient en promenade. Cette anecdote fut rapportée par Antoinette dite Graney, épouse d'Auguste II Ernest Beaux. Mais un autre important réconfort vint de Maurice Beaux de Milan qui venait souvent apporter son aide dévouée à Antoinette et qui était devenu le tuteur des enfants.

	BRANCHE A 2				A2G7G8
	Auguste III Beaux 1863-1913 Marie-Antoinette GIRAUD 1874-1964				
	A2-1	A2-2	A2-3	A2-4	A2-5
G 8	Auguste IV Beaux 1899-1995 Valentine Chevallier 1899-1994	Georges Beaux 1901-1902	Jean Beaux 1902-1969 Clémence Chevallier 1903-1997	Maurice Beaux 1906-1944 Paulette Visseaux 1912-1980	Suzanne Beaux (Zette) (1911-1997) Hervé Diffre (1902-1995)
G 9	Maguy Beaux (1922) épouse Jacques Dinet (1911-1981)	Bernard Beaux (1925-1988) ép. Jeannine Laurent (1924-1967) ép. Jacqueline Poignon (1927-)	Marie Françoise Beaux (1933) épouse Franco Calderera (1929-2010)	Bruno Diffre (1934-) ép. Suzanne Domadille (1932-)	Jean-François Diffre (1936-2004) ép. Françoise Chambre (1936)
	A. Robert Beaux (1924-1961) ép. Gladys Lascelles (1925)	Michel Beaux (1926-2008) ép. Isabelle d'Albenas (1928)	Jean-Maurice Beaux (1934 - 2009) ép. Christine Decourdemanche (1943)	Philippe Diffre (1937-) ép. Lillemor Svansiröm (1935)	
	Françine Beaux (1927) ép. Henri Perrin (1923-2005)	Jacques Beaux (1932-1943)	Pierre Beaux (1935 - 2003)	Marie-Hélène Diffre (1941) ép. Jean-Jacques Brutsch (1938-2003)	
		Jean-Philippe Beaux 1940	Olivier Beaux (1941 -) ép. Bernadette Broutin (1940-)	Florence Diffre (1946-) ép. Jean-Louis Bourel de La Roncière (1939-)	
			François Beaux (1945-) ép. Isabelle Lepellier (1945-)	Marie-Ange Diffre (1954-1995)	

L'histoire familiale des Beaux apporte, là encore, un témoignage de l'homme que fut Auguste III Ernest. Sa disparition très tôt marqua fortement la jeunesse de ses deux fils aînés Auguste et Jean. Il cachait sous une apparence de froideur, qui n'était que de la discrétion et de la modestie, une immense tendresse pour les siens et une grande bonté pour tous. En aimant parler à ses enfants de l'armée et de la marine, il a vraisemblablement influencé la passion d'Auguste pour la marine et Jean pour une vocation militaire, fusse-t-elle dans la réserve. A Cannes, il ne manquait de faire visiter à ses enfants les bateaux de guerre. A Lyon, il les emmenait à la revue du Grand Camp, derrière le parc de la Tête d'Or où ils admiraient la charge de toute la division de cavalerie avec en tête les énormes cuirassiers. Comme il dessinait très bien, il faisait d'un trait précis d'amusantes silhouettes de cavaliers et de fantassins. Il n'oubliait pas le moindre détail de l'équipement ou du harnachement. Doté d'une grande culture – il fut lauréat du Concours Général – et de nombreux souvenirs de ses voyages lointains, il en était devenu un conteur captivant. L'histoire du cobra qu'un de ses amis avait abattu aux Indes d'un coup de fusil au moment où il se balançait au dessus du divan où Auguste III Ernest se reposait. Le récit de la poursuite du buffle dans les marais du Bengale, les incursions des singes sacrés, échappés d'un temple voisin, qui venaient piller ses confitures... La traversée du Far West en train avec mille péripéties. Son tour du monde à la Jules Verne dans les années 1890... Les premiers rudiments de géographie furent appris par ses enfants en suivant ses voyages sur le planisphère. Les souvenirs évoquent un homme avec un bon regard de myope qui souriait derrière ses lorgnons. Une grosse moustache surplombant son menton à fossette, un front

haut et droit couronné de cheveux en brosse grisonnants.

Les drames familiaux sont suivis des horreurs de la guerre. Aux mauvaises nouvelles succédant de meilleures, suivirent les mariages d'Auguste IV avec Valentine, dite Tatotte, et de Jean avec Clémence, dite Cléclé, au début des années vingt.

Auguste IV est alors stagiaire à Milan dans la société familiale. Sous l'œil bienveillant de Maurice Beaux et d'Henri Marcellin. Après l'échec de sa tentative de renouer avec l'ancienne société Beaux-Chabert-Payet, il est envoyé à Alger en 1921 au sein de la société Lassallas fondée par la famille Chevallier. Il y restera huit années.

A Montpellier, Jean devient le collaborateur de Jean Chevallier pour sa gestion financière et agricole.

En épousant les deux sœurs Chevallier, les deux frères Beaux, Auguste et Jean, sont entrés au sein de la famille Chevallier. Jean Chevallier, le père de Valentine et de Clémence, fut à l'origine de la construction d'un empire industriel et commercial auquel s'ajoutait un important réseau de propriétés agricoles. Il s'étendait en Languedoc, Algérie et au Maroc. Très vite, Jean Chevallier devait associer ses deux frères, Etienne et Charles, aux affaires qui allaient jouer un rôle considérable dans la famille. D'abord, parce qu'elles ont assuré un parcours professionnel à beaucoup de ses membres et qu'elles ont subvenu aux besoins de nombreuses branches en France et en Algérie. Mais aussi parce qu'elles ont servi de ciment pour les familles des trois frères qui, parce qu'ils ont beaucoup travaillé ensemble, ont tissé des liens tout à fait particuliers que leurs descendants ont conservés et dans certains cas renforcés.

Dôme Marguerite, la maison de Jean et de son épouse Marguerite à Montpellier, devint le centre névralgique de la famille. Depuis 1980, une fête familiale quinquennale réunit à Montpellier les descendants de Jean, Etienne et Charles Chevallier.

Au terme de son séjour algérien, Auguste IV s'installera à Paris en 1929 pour fonder, à Lyon un an plus tard, avec André Valette, *la société Beaux Valette*, quatrième *Maison soyeuse* des Beaux.

Jean Beaux avait suivi la formation de l'Ecole de Cavalerie de Saumur dont il sortit Major. Au début de la guerre, en octobre 1939, Jean Beaux reçoit l'ordre militaire de rejoindre Saint-Omer en qualité d'officier de réserve d'Etat-Major. Là, au cœur d'un poste d'observation le plus intéressant qui soit, il vécut ardemment la genèse des opérations de Dunkerque et leur déroulement. De ses souvenirs et de documents du Commandement de la Défense, Jean Beaux écrira en 1967 un livre, « Dunkerque 1940 », paru aux Presses de la Cité. La mémoire familiale rappelle l'engagement de Jean Beaux dans la Résistance française. Marioline Beaux témoignait récemment avoir été invité à déjeuner chez Jean Beaux. Etait présent, Pierre Lefranc, ancien Résistant et collaborateur du Général de Gaulle.

De son côté, Maurice, le troisième fils, épousera Paulette Visseaux dont les parents étaient de grands amis de Marie-Antoinette, l'épouse d'Auguste III Ernest Beaux. Ils s'installeront à Paris. Maurice avait fait l'Ecole Centrale et un stage au sein de la société Gévelot à Paris (la société dont Léon Beaux avait créé une succursale en Italie).

Son beau-père Jacques Visseaux s'illustrera par un parcours exceptionnel d'entrepreneur.

Il crée à Vaise en 1900 une usine spécialisée dans la fabrication d'appareils concernant l'éclairage au gaz. La société remporte plusieurs concours dont la médaille d'or à l'exposition internationale de Bruxelles en 1910. Dès 1919, l'entreprise se lance dans la fabrication de lampes électriques puis de lampes à radio avant les nouvelles lampes miniatures en collaboration technique avec la société américaine Sylvania. De cette époque date le slogan publicitaire devenu célèbre : « Les petites Visseaux font les grandes lumières ». En 1956, la société Claude, Paz et Visseaux est créée. Il s'agit du regroupement des activités éclairage de 10 sociétés. Au décès de Jacques Visseaux en 1952, son fils Joseph avait pris la direction de la société.

Le nom de *Jo Visseaux* n'est pas inconnu dans la famille Beaux. En effet, l'empire bâti par Jacques Visseaux comprenait des parts dans les exploitations agricoles des Domaines de Barjac et de Cavalès aux côtés de celles de Jean Beaux. Michel, l'un des fils de Jean, assura toute sa vie la direction de ces propriétés du Gard.

Puis vint le mariage de Zette avec Hervé Diffre. Au décès de son père, médecin, Hervé Diffre choisit de subvenir aux besoins de sa mère tout en poursuivant des études de droit. A Montpellier, ils habitent boulevard Victor Hugo au dessus du Crédit Lyonnais. Hervé descendit les marches et se fit embaucher au CL. Il y resta toute sa vie. De nombreuses mutations devaient rythmer la construction et l'agrandissement de la famille. Juan-les-Pins, Nîmes où il se marie avec Zette et où naquit Bruno, Orange, Jean-François et Philippe, Roanne, Saint-Etienne, Marie-Hélène, Lyon, Dijon où naquit Florence, Chambéry, Marie-Ange, Creil et enfin Paris.

Au Crédit Lyonnais, Hervé Diffre eut une carrière des plus brillantes. Il la termina en qualité d'Inspecteur Principal. Ce poste, ainsi que les postes étaient désignés, était *le 2000*, juste derrière celui du PDG - *poste 1000*. Hervé signera son engagement familial et social de diverses manières. En assurant une présence et le rôle de conseiller au sein de la famille ou en fondant à Paris, avec le Général Faveris, un Foyer d'Accueil Médicalisé pour adultes handicapés.

Vers 1933, Marie-Antoinette Beaux-Giraud quitte Lyon et revient à Montpellier pour se rapprocher de la famille Jean Beaux, des Chevallier et de la maison de Lasalle à laquelle elle reste très attachée. Elle s'installe au Couvent des Franciscaines où elle retrouve Marie Chevallier. Là, elle vécut trente cinq ans jusqu'au jour de 1964 où une chute fatale dans l'escalier mit fin à sa longue vie.

En 1943 survint le drame du décès de Jacques, fils de Jean et de Clé-Clé, dans sa onzième année. Au cours de la période qui suivit, Maurice, le jeune frère de d'Auguste IV et de Jean, disparut tragiquement en 1944. Au moment de la Libération, dans une forêt du Morvan. Auguste IV restait à Lyon, puis à Paris et Jean à Montpellier. Zette et son mari Hervé Diffre, au terme de leurs nombreuses mutations géographiques, s'étaient installés en région parisienne.

A la génération suivante, la 9^{ème} génération, Robert *dit* Tito, le fils d'Auguste IV, se fixera à Lyon, ses sœurs, Maguy et Francine, à Paris. En 1961, c'est le drame du décès de Tito à 37 ans. Dans la branche de Jean, Bernard partira au Maroc en 1947 pour prendre la direction d'une exploitation agricole, propriété de la famille Chevallier. L'année 1951 devait marquer la fin de

son activité au Maroc avant qu'il ne regagne Paris. Les deux autres fils de Jean et Clémence, Michel et Jean-Philippe devaient se consacrer à l'exploitation des propriétés familiales. Michel restera sa vie durant à la tête des sociétés des domaines de Cavalès et de Barjac dans le Gard. Jean-Philippe avait suivi les cours de l'Ecole de Purpan avant d'intégrer le 21^{ème} Régiment de Spahis. Un passage au sein du Cadre Noir de Saumur suivi d'une affectation en Algérie jusqu'en juillet 1962 marqueront cette période. Plus tard, il réintègrera le Cadre Noir jusqu'en 1966 en qualité d'instructeur avant de prendre en charge pour un temps l'exploitation naissante de jus de fruits au Domaine de Couran, propriété de son père Jean Beaux.

Trois des enfants de Maurice et de Paulette resteront à Paris. Marie-Françoise s'était installée à Milan après son mariage avec Franco Calderara. Son frère François et son épouse Isabelle, après un début d'activité et de vie familiale à Paris, ont rejoint trois de leurs enfants aux Etats-Unis. Donnant ainsi naissance à la *branche américaine des Beaux*. Les enfants de Zette et Hervé Diffre ont grandi au rythme des déménagements familiaux. De nos jours, ils sont installés en région parisienne, *dernière base familiale*, à La Feclaz et dans le sud-ouest de la France. A La Feclaz se trouvait le chalet familial. Là se sont nouées de vieilles amitiés entre les Diffre et la famille Valette, celle de la société Beaux-Valette...

En guise de point d'orgues dans cette histoire des Beaux, retournons un peu en arrière pour retracer l'itinéraire soyeux de notre famille. C'est avec Jean III, éleveur de soie à Lasalle, que débute au XVIIIème siècle cet itinéraire. Jean IV perpétue la tradition initiée par son père en élevant des vers à soie. L'installation de la filature au 24 de la rue du Pont Vieux à Lasalle est vraisemblablement à son initiative vers 1805. Avec ses deux enfants, Jean V et Auguste I, l'itinéraire passe par le maintien de la filature à Lasalle et par la création de la *première société soyeuse*. En effet, Auguste I s'installe marchand de soie à Lyon. Parallèlement, son neveu Jean Fulcrand, qualifié de « graineur à soie », voyagera à Lyon, en Italie et en Orient. C'est le départ du développement industriel de Lasalle avec la promotion de la soie des Cévennes et de la soierie de Lyon. Mais c'est véritablement avec Auguste II Ferdinand, le fils d'Auguste I, que les activités soyeuses accèderont à une dimension industrielle et familiale vers 1866. Avec la création à Milan de la *seconde société soyeuse*, 5 via Cusani, et ses filatures de San Pellegrino. Non seulement l'activité fixera en Italie la plus grande partie des branches issues d'Auguste II Ferdinand mais elle sera le lieu de formation des Beaux au métier de soyeux. Auguste III Ernest quittera Milan et voyagera dans le monde entier et notamment au Japon où il nouera des contacts avec des soyeux nippons. Il rejoindra Lyon pour y fonder en 1898 la *troisième société soyeuse*, la *Maison Beaux-Chabert*. Celle-ci s'ouvrira à un nouvel associé, Louis Payet, avant de voir les retraits successifs des deux associés historiques Beaux et Chabert en 1912, la société devenant L. Payet & Cie.

La société italienne sera gérée par les branches milanaïses de la famille jusqu'en 1930 avant de s'incliner pour des raisons plus politiques qu'industrielles.

Il semble, selon les propos de plusieurs membres de la famille, que l'histoire d'Auguste III Ernest ait directement inspiré un roman très poétique d'Alessandro Baricco paru en 1996 sous le titre *Seta* (Soie).

Il faudra attendre 1929-1930 pour qu'Auguste IV revienne à Lyon pour y cofonder la *quatrième société soyeuse*, l'*entreprise Beaux-Valette*. Pour comprendre la genèse de la création de cette société, il faut remonter à Auguste III Ernest quand il dirigeait à New York la maison Guérin, marchands de soie.

Les Guérin ont une succursale à Milan dirigée par Gabriel Valette. A Milan, Gabriel Valette et son fils André habitent 3, Piazza Del Castello. André Valette n'est autre que l'associé d'Auguste IV dans la création de Beaux-Valette. Pour comprendre les imbrications familiales et professionnelles, il faut savoir qu'un certain Henri Marcellin travaillait à Milan chez Guérin sous la direction de Gabriel Valette. En 1914, Henri Marcellin épousa Marguerite Beaux, fille de Georges Beaux, branche A3. Un peu plus tard, il quittera la Maison Guérin pour prendre la direction de la « Ditta Beaux » à Milan au moment où le fondateur Auguste II Ferdinand se retirera.

La société Beaux-Valette a été dirigée jusqu'en 1993 par Jacques Valette, fils d'André Valette. En 2014, des recherches pour retrouver Jacques Valette devaient s'avérer fructueuses. Aussi, les informations qui suivent proviennent d'une rencontre à Vienne en juin 2014. Auguste IV Beaux est sorti de l'association en 1955-56. Très récemment, Jacques Valette, entré chez Beaux-

Valette en 1967, a publié un ouvrage intitulé « Mémoires de soi(e) ou itinéraire d'un enfant gâté ». L'épopée d'une vie passionnante et passionnée.

Au delà d'une entreprise de soierie partagée pendant un temps, l'aventure Beaux-Valette c'est l'histoire d'une longue amitié entre les familles Diffre, Beaux et Valette. Elle nous entraîne à Milan, Lyon ou dans les Alpes.

Jacques Valette a assuré la direction de la société de 1971 à 1993. Elle était le fournisseur des plus grands couturiers parmi lesquels Yves Saint-Laurent, Valentino, Lanvin ou Armani. A sa vente par Jacques Valette en 1993, la société fut successivement reprise par Porcher Industries et la société Bucol avant d'être intégrée vers 1996, avec le fonds Beaux-Valette, au sein d'Hermès via la société holding textile Hermès Bucol. Quant à elle, la structure de Beaux-Valette avait encore 19 salariés quand elle fut mise en redressement judiciaire en juin 2013.

De nos jours, les créations « Beaux-Valette », intégrées à Hermès Bucol, sont produites à Pierre-Bénite près de Lyon, et commercialisées pour la Maison Chanel.

Plusieurs musées conservent des pièces de soierie de la production de la société Beaux-Valette. Une hôtellerie de luxe à Lyon, *La Tour Rose*, décora ses chambres avec le concours des plus grandes sociétés soyeuses de Lyon. L'une d'elles, la chambre 12, fut décorée par la maison Beaux-Valette.

L'histoire de la famille Beaux est d'abord faite de la vie de nos ancêtres en ligne directe des années 1600 à 1861, année du mariage entre Auguste II Ferdinand et Amélie Beaux. Les 8 enfants issus de cette union constituent les 8 branches et marquent le début de l'histoire contemporaine de la famille. Nous sommes à la 7^{ème} génération.

Les descendants de la 8^{ème} génération sont nés entre 1899 et 1922. Marioline Beaux, fille de Maurice Beaux de la branche A5, est aujourd'hui doyenne de la famille et seule représentante de cette 8^{ème} génération, descendance directe des 8 branches.

Pour la branche A2, les quatre enfants d'Auguste III Ernest et de Marie-Antoinette à la 8^{ème} génération fonderont une nombreuse famille. Tous les quatre et leurs conjoints sont aujourd'hui décédés. Ils ont donné naissance respectivement à 3, 4, 5 et 6 enfants. A leur tour, ces descendants de la 9^{ème} génération agrandiront encore la famille pour la porter à une quarantaine de cousins issus de germains. Ceci pour la seule descendance directe, à la 10^{ème} génération, de notre bisaïeul Auguste III Ernest Beaux. Encore de nombreux descendants sont nés ensuite pour constituer *les 11^{ème} et 12^{ème} générations*.

A l'origine de la branche A3, Georges Beaux donnera naissance, par ses deux mariages, à quatre enfants : Marguerite épouse Marcellin, Louis marié à Anna Vercelli, Hélène épouse Vincent et Henri marié à Renée Lalaurette. Tous sont aujourd'hui décédés. Ces membres de la 8^{ème} génération donneront naissance respectivement à 3, 2, 2 et 3 enfants, descendants de la 9^{ème} génération.

Ensuite, les 19 arrière-petits-enfants de Georges Beaux constituent la 10^{ème} génération. Et encore de nombreux descendants aux générations 11, 12 et 13.

En constituant la branche A4, Léon Beaux et Marie Frette donnent naissance à 2 enfants de la 8^{ème} génération : Charles Beaux et Lily, épouse Giuseppe Vercelli. Et ensuite, de cette dernière lignée, 2 enfants qui, à leur tour, donneront 5 descendants de la famille Vercelli à la 10^{ème} génération. Ceux-là prolongent la branche italienne de la famille avec 3 descendants à la 11^{ème} génération.

A la tête de la branche A5, Maurice Beaux avait épousé Emma di Lorenzo. De cette union naîtront 3 enfants : Liliane épouse Lescarts, Marioline Beaux épouse Jeanpierre et Marcel Beaux marié à Annie Hugonnet. Tous sont aujourd'hui décédés à l'exception, comme évoqué précédemment, de Marioline Beaux, doyenne de la famille. Cette 8^{ème} génération donne naissance à 2 descendants de Marioline et 4 de Marcel Beaux qui, à leur tour, seront à l'origine d'une 10^{ème} génération de 13 cousins, arrière-petits-enfants de Maurice Beaux. Aujourd'hui, la branche A5 se prolonge à la 11^{ème} génération.

La branche A7 de Louise Beaux ouvre la lignée florentine de la famille. 4 enfants naîtront de son union à la 8^{ème} génération. Seule Geneviève Ducessois aura une descendance par son mariage avec Cesare Galli di Paratesi : une 9^{ème} génération représentée par Lorenzo Galli di Paratesi, récemment décédé sans descendance. Aujourd'hui, la seule représentante vivante de cette branche A7 est la première épouse de Lorenzo : Adriana Superbi qui vit toujours à Florence. Elle était venue à Lasalle en 1964 pour le 90^{ème} anniversaire de Marie-Antoinette, épouse d'Auguste III Ernest.

En se mariant avec Gaspare Calderara, Amélie Beaux perpétue l'origine milanaise de la famille avec la branche A8. Issus de ce mariage, deux des trois enfants, Luigi et Alfredo Calderara, donneront naissance respectivement à 3 et à 6 descendants de la 9^{ème} génération. Ensuite, 7 cousins constitueront la 10^{ème} génération. Eux-mêmes assurent une descendance de la famille Calderara-Beaux à la 11^{ème} génération.

Nos parents de la 9^{ème} génération sont nés entre 1917 et 1960. Beaucoup de représentants de cette 9^{ème} génération sont aujourd'hui parmi nous. Avec les 10^{ème}, 11^{ème}, 12^{ème} et 13^{ème} générations, ils constituent les 300 descendants contemporains d'Auguste II Ferdinand et d'Amélie Beaux. Ils poursuivent de nos jours l'écriture de l'histoire de la famille Beaux.

Ainsi les années ont-elles vu les descendants des huit branches Beaux d'Auguste II Ferdinand s'installer dans de nombreuses régions distinctes. Pour les branches métropolitaines, en région parisienne, Rhône-Alpes, Languedoc Roussillon, le long du littoral méditerranéen, ou en Midi-Pyrénées. A Tahiti, en Nouvelle Calédonie ou dans l'océan indien. Une part importante des descendants de la famille Beaux est encore aujourd'hui installée en Italie à Milan, Sondrio, ou Florence. Enfin, certains de nos cousins sont au Royaume-Uni, à Singapour, Hong-Kong, aux Etats-Unis ou dans l'Etat du Qatar.

Deux lieux de sépultures sont hautement représentatifs du parcours des Beaux : Milan et Lasalle.

Au cimetière monumental de Milan, une chapelle-tombe des Beaux fut construite à l'initiative d'Auguste II Ferdinand par l'architecte qui a fait la gare de Milan. Ici reposent Auguste II Ferdinand, Amélie son épouse,

Léon et Marie Frette et leurs enfants Charles et Lily,
Louis Beaux et Anna Vercelli...

Depuis Auguste I Beaux et Clotilde Lenoir, un grand nombre de nos aînés repose dans le caveau familial de Lasalle : Fulcrand et son fils Ernest, Auguste III Ernest et Marie Antoinette, Auguste IV, son épouse et leur fils Robert *dit* Tito.

La propriété de Lasalle est faite de jardins qui descendent en terrasses jusqu'à la rivière. L'une d'elles était occupée par l'ancienne filature, plus tard démolie par Auguste II Ferdinand. Dans un bassin circulaire, tous les enfants Beaux sont tombés un jour ou l'autre. La première terrasse ombragée ressemble à un tableau de Frédéric Bazille. Ici, les châtaigniers sont rois, à proximité immédiate et au milieu de la pierraille. Les enfants ont cueilli des mûres à longueur des bosquets séparant les prés. Dans la maison, un monte-plat faisait son office entre la vaste cuisine en bas où s'affairait Odette et la salle à manger au dessus. Les « cabinets » avaient été baptisés « la Suisse » par Auguste II Ferdinand car de là, la vue était magnifique. Le salon du premier étage, juste après la salle à manger, recelait de nombreuses photos de famille tout en étant un petit musée des meubles et des objets rapportés de Chine et du Japon. Les enfants ne s'ennuyaient jamais car ils pouvaient aller se baigner dans le creux de la rivière, là où se trouvait une grande pierre plate. Plus haut, il y avait un ravissant petit mas au milieu d'une vigne.

La maison de Lasalle est indissociable d'un événement qui se répète chaque année à la fin de l'été : le retour des troupes. Ils passent dans la grande rue. Le groupe est si serré qu'on ne peut absolument pas passer, même à pied. Et cela dure assez longtemps.

L'accès à la maison se faisait par deux entrées. La principale était le « tunnel » qui donnait directement sur la terrasse sous les tilleuls. Là où la famille se tenait l'après midi. Une verveine y avait été plantée. A un niveau supérieur, une terrasse était plutôt un large balcon de verdure. Graney y ouvrait ses cadeaux après le déjeuner de la fête en 1964, année de ses 90 ans. L'autre entrée était une porte donnant sur la rue et ouvrant sur le hall du rez-de-chaussée. C'était celle que

beaucoup empruntaient à l'arrivée à Lasalle, en actionnant la grande cloche.

La maison historique de Lasalle est restée dans la famille pendant de très longues années depuis son acquisition en 1805 par Jean IV. S'y succéderont ensuite Jean V, Fulcrand, Auguste II, Auguste III et enfin Auguste IV. A son décès en 1995, la maison de Lasalle revint en héritage à sa fille Francine Perrin. Hélas, les circonstances ne devaient plus permettre de conserver dans la famille la maison de la rue du Pont Vieux et elle fut cédée. La maison de Lasalle est de nos jours exploitée en maison d'hôtes sous le nom *La Galerie Toscane*. La vie des Beaux à Lasalle ne s'est pas arrêtée pour autant. Patricia Durieux, petite fille d'Auguste IV, perpétue cette tradition familiale et cévenole. Patricia et son mari ont conservé et restauré une ancienne magnanerie, intégrée jadis aux propriétés des Beaux à Lasalle. Il s'agit du petit mas au dessus de Lasalle, destination rituelle des promenades avec Auguste IV.

Selon les jolis mots de Marie-Françoise Calderara, Lasalle, c'est l'histoire d'une saga familiale sur une terre où les mûriers appréciaient le climat.

Conclusion

Ecrire sur la famille Beaux m'a amené à consulter les documents existants sur notre généalogie et sur notre histoire. Mais également à suivre des pistes qui conduisent à une meilleure connaissance de notre généalogie en ligne directe, des sociétés soyeuses et de bien d'autres choses encore. Les contacts que j'ai pu nouer avec des membres et amis de la famille sont d'une grande richesse. Ils sont à la source de la mise à jour de notre généalogie et de l'actualisation de l'histoire des Beaux. Celle-ci est enrichie des précieux témoignages de ces témoins, acteurs et membres de la famille. Ils sont également à l'origine de l'amorce d'un fonds photographique familial. J'en suis venu à renouer des contacts avec des cousins perdus de vue depuis de longues années et parfois depuis plus de cinquante ans ! Mais également à nouer des contacts avec de lointains cousins inconnus jusqu'alors. Ils sont à Paris, à Montpellier, à Lyon, à Nice, à Milan, aux Etats-Unis... Dans d'autres cas, ces contacts ont pu générer eux-mêmes le rétablissement de relations oubliées avec le temps. Aussi, cette démarche peut-elle favoriser un réveil de ces liens qui unissent les membres de notre famille ...

L'avancée de ces démarches ouvre ainsi différentes perspectives *plus contemporaines*. L'organisation d'une rencontre entre les membres de la famille Beaux restés en Italie ou aujourd'hui en France ? La communication d'un annuaire de la famille Beaux ?

Cette histoire des Beaux n'est qu'une première édition après celle qui fut écrite par Auguste IV Beaux il y a 43 ans. A partir de cette base, il nous reste à la compléter en exploitant dans le détail la généalogie publiée en 1890 par Auguste II Ferdinand Beaux. Je crois utile de poursuivre cet enrichissement de l'histoire des Beaux, une histoire française et italienne ... devenue internationale.

En remontant le temps, des recherches généalogiques à partir du XVIIème siècle permettront peut être d'identifier le devenir de nombreuses branches collatérales oubliées des ancêtres Beaux et de leur descendance contemporaine. Peut être aurons-nous de nouveau, en poursuivant ces démarches, une nouvelle connaissance enrichie de l'histoire des Beaux ?

Jean-Michel Beaux

Juillet 2015

Annexe 1

L'aventure Beaux - Valette

Ceci est l'histoire de la société soyeuse Beaux Valette. Elle a une double source. D'une part, la lettre écrite par Auguste IV Beaux le 23 mai 1985 à la demande de Jacques Valette. D'autre part, des extraits du livre de Jacques Valette « Histoire de soi (e) » publié en 2012. J'y ai ajouté quelques commentaires personnels et les informations recueillies lors de mes contacts.

Le livre de Jacques Valette commence par une belle définition de la fabrication de la soie.

La soie est produite par des vers qui absorbent en quelques semaines des quantités prodigieuses de feuilles de mûriers... A côté des champs de mûriers, petits arbres compacts et feuillus, on trouve sous des toits ouverts aux quatre vents des claies couvertes de feuilles de mûriers sur lesquelles se prélassent nos amis les vers qui vivent, mangent, dorment, font l'amour et surtout tissent ces fameux cocons qui, plus tard avec quelques manipulations, se transformeront en fils de soie. Quant à nos amis les vers, les laissés pour compte, ils se transforment en chrysalide pour éclore enfin en papillons. Le peintre Agama appelle la soie « le fil de l'amour », car ce papillon, qui ne vivra que quelques heures, n'a pas le temps de se nourrir. Voudrait-il voler longtemps que ses courtes ailes ne lui permettraient pas : elles n'existent que pour l'amener rejoindre sa compagne afin de lui faire l'amour. Sa courte vie est donc un acte d'amour.

Le métier de soyeux, c'est l'harmonie créée par le savoir-faire de procédés spécifiques, le suivi d'étapes successives et la création de modèles. Ce sont la sériciculture ou production de cocons, la filature ou dévidage des cocons et enfin le moulinage. Ensuite, ce sera le tissage, la teinture et l'impression.

A la veille du XXème siècle, deux importants soyeux se concurrençaient à Milan pour la vente de la soie de leurs filatures et leurs moulinages : la « Ditta Beaux » et la maison Guérin, dont le directeur Gabriel Valette, cévenol comme les Beaux, entretenait d'amicales relations avec son confrère. André valette, son fils, naquit ainsi à Milan en 1894 et le petit fils d'Auguste Beaux, Auguste IV, vit le jour en 1899 sur les bords du Rhône. Ces deux garçons que rapprochaient de solides relations familiales se rencontrèrent souvent pendant leur enfance, en particulier à Ozanam et au lycée Ampère de Lyon. Aussi, après la guerre de 14-18, et des débuts divergents dans la vie professionnelle, lorsqu'Auguste Beaux demanda à son camarade de lui faciliter un stage dans la maison Joseph Dubost, ce fut une chose aisée en 1928. Ils furent dès lors en pleine collaboration complémentaire. D'où leur idée de s'associer en 1929 et de fonder la S.A. Beaux Valette.

A Lyon, rue du Garet, André Valette dirigeait la fabrication, la vente sur place et les voyages en pays de langue allemande ou italienne. A Paris, Auguste Beaux visitait la clientèle parisienne, allait à Londres, Bruxelles et en Hollande pendant la semaine. Il venait passer à Lyon le samedi et le dimanche pour faire la comptabilité et se concerter avec son associé pour l'élaboration des collections. Après des débuts difficiles, les collections, partiellement basées sur les velours, s'étoffèrent et connurent un succès encourageant auprès de la clientèle. A la fin de la guerre, le redémarrage fut lent en

l'absence de matières premières qui étaient attribuées chichement aux seuls fabricants ayant des usines permettant de conserver des ouvriers. Aussi, les associés disposant d'une certaine aisance de trésorerie, achetèrent-ils un petit tissage de 40 vieux métiers, en pleine campagne dauphinoise. Ils montèrent la SARL des Tissages de Veyrin. Je pense qu'il s'agit en fait de la commune de Veyrin-Thuellin au Sud-Est du canton de Morestel. Auguste IV Beaux s'y installa et s'efforça de la faire tourner avec la force d'une turbine improvisée sur le ruisseau et de profiter des 4 hectares qui entouraient l'usine pour faire des cultures vivrières, ravitaillant un peu le personnel de Lyon. Son fils Auguste-Robert, *dit* Tito, en assurera la direction quelques années plus tard avant son départ vers des horizons différents.

De 1945 date l'ouverture des portes de la maison parisienne avec Auguste Beaux. Rue du Quatre Septembre puis, rue Saint Augustin. Là, les bureaux sont partagés avec la maison Burg. Monsieur Burg, écrit Jacques Valette, était le chouchou de Coco Chanel. C'est lui qui avait introduit auprès de Coco les fameux tissus écossais de laine. Ils ont fait la fortune de Chanel et la sienne. Ces bureaux de la rue Saint Augustin devaient fonctionner très longtemps.

Après la guerre et dès le retour des conditions plus normales d'approvisionnement, force fut de constater que, pour une entreprise de la taille modeste de Beaux Valette, la fabrication directe était incompatible avec la diversité des collections. Les associés retournèrent au système de sous-traitance d'avant-guerre et vendirent Veyrin. Parallèlement, ils développaient leurs relations commerciales en France et à l'étranger. En 1946 et 1947, Auguste Beaux fait de longs séjours aux USA pour se rendre compte de l'évolution des affaires et y prendre des contacts.

Ce fut à cette époque qu'Auguste IV Beaux rencontra aux USA un certain Jean Dognin, alors directeur des Dentelles de Valenciennes. Là encore, les histoires se rejoignent. Jean Dognin se trouve être, par son épouse, un cousin de mon épouse Catherine. Ces liens généalogiques ont été renforcés par une présence sur des terres communes normandes. Ainsi, lors de notre mariage en Normandie, Auguste IV Beaux retrouvait Jean Dognin qu'il n'avait pas revu depuis les années américaines, trente années auparavant !

Pour la société Beaux Valette, les disparités entre ses possibilités de livraison en période de redémarrage difficile et les exigences rigoureuses de la clientèle américaine n'ont malheureusement pas été compatibles. Le résultat fut le maintien du cap sur la production limitée d'articles de haute nouveauté très diversifiés. En France, les tissus pénétraient largement dans la Haute Couture naissante par le canal des grossistes. Les velours se vendaient chez les grands confrères qui livraient directement à la couture. Parallèlement, la société entraînait largement chez les confectionneurs de qualité qui lancèrent le prêt-à-porter. La réputation de Beaux Valette lui procurait la satisfaction de retrouver ses tissus dans les défilés des plus prestigieux couturiers. L'exportation reprenait peu à peu vers l'Angleterre, le Benelux, la Suisse et l'Italie. Après 25 ans de parcours dans des eaux souvent difficiles, l'entreprise bien adulte a poursuivi sa carrière avec le goût de la création et du travail, mais aussi le sens de la prudence dans la gestion et la passion de l'indépendance financière.

Dans les années 55-56, les deux associés Beaux et Valette se séparent. En 1967, le fils d'André Valette, Jacques Valette, intègre l'entreprise qu'il dirigera de 1971 à 1993.

Le livre de Jacques Valette « Mémoire de soi(e) » raconte cette épopée de Beaux Valette. La préface de Philippe Vahé nous précise *qu'il met en lumière, à travers l'histoire de Beaux Valette, la difficulté et les vaines tentatives pour changer de stratégie, face à un marché dont la décroissance historique s'est accélérée par l'entrée en scène de l'Asie et par la dictature de la distribution. Les italiens sont restés présents dans le haut de gamme avec une industrie moderne et innovante. Sans doute a-t-il manqué à leurs confrères transalpins, nos soyeux, le choix et la possibilité d'investissements innovants dont la Fabrique lyonnaise eut, en retour, bénéficié.*

Aux premières difficultés et développements initiaux succèdent la mutation considérable et l'apparition d'un nouveau métier. En 1974, les grossistes et magasins de tissus sont en train de disparaître. Ce fut la recherche de nouveaux marchés, la création et le succès international du Salon *Première Vision*. Avec ses retombées. Plus tard, après les succès retrouvés, de nouvelles difficultés ressurgissent dans un environnement des plus difficiles. En 1993, Jacques Valette cède la société Beaux Valette. Depuis 1996, la production des soieries Beaux Valette se poursuit au sein du groupe Hermès. Celles-ci sont commercialisées par Chanel.

Les débuts de la société Beaux Valette, c'est une part de l'histoire de la soierie au travers de deux familles de soyeux d'origines géographiques souvent communes, cévenole, lyonnaise et milanaise. De leurs rencontres et de leurs amitiés. Des liens tissés durablement entre les familles Valette, Beaux et Diffre.

Jean-Michel Beaux d'après les archives Beaux et « Mémoire de soi(e) ou l'aventure Beaux-Valette » par Jacques Valette.

Annexe 2

Le maréchal-ferrant

Des premiers ancêtres connus à Jean IV né en 1760, les générations des Beaux ont exercé le métier de maréchal-ferrant. Aussi me paraît-il intéressant de réserver quelques lignes à la présentation de ce métier écrite il y a plus de quarante ans par Auguste IV Beaux.

Du moment où l'homme a fait travailler le cheval sur des pistes caillouteuses où s'usait la corne de ses sabots, il a cherché à la protéger par une ferrure. Et comme des siècles se sont écoulés avant que l'automobile vienne supplanter la « plus noble conquête de l'homme » dans son rôle de tracteur, ou de porteur, c'est pendant des siècles que le maréchal-ferrant a été l'un des artisans les plus indispensables de la communauté. Il est à la fois le pédicure, l'orthopédiste, le cordonnier, le coiffeur et souvent le médecin du cheval. Ce n'est pas tout de ferrer un jeune animal mis au travail pour la première fois et ensuite renouveler ses ferrures usées. Il faut encore parer son sabot, le rogner, comme un ongle trop long, soigner ses blessures, ses maladies, cautériser ses plaies, corriger ses malformations et même rectifier des aplombs défectueux, comme on rectifie une démarche avec des semelles orthopédiques. Coiffeur, il tond la robe, taille la crinière et la queue. Bref, sans le maréchal, le cheval n'est plus un animal domestique, serviteur de l'homme.

Ce maréchal, regardons-le travailler. Sa forge est un antre couvert de suie. L'antique et monumental

soufflet en bois garni de cuir ou la moderne soufflerie à manivelle, active la combustion des charbons ardents sous l'impulsion de l'aide maréchal. Le patron façonne le fer. Autrefois, il le forgeait de toute pièce à partir d'une épaisse bande de métal débitée à la longueur voulue et courbée au feu. Au XIXème siècle, apparurent les ébauchons préparés en usine que le maréchal n'eut plus qu'à ajuster aux mesures de l'animal. Ce façonnage se fait à grands coups de marteau sur le fer rougi à blanc. Le forgeron le maintient sur son enclume au moyen d'une longue pince qu'il serre dans sa main gauche gantée de cuir. Ce martellement sonore fait jaillir des gerbes d'étincelles sur le grand tablier de cuir qui protège l'artisan. Quand le travail est à point, il trempe le fer brûlant dans un seau d'eau dans un sifflement de vapeur, pour le durcir, le refroidir et pouvoir l'appliquer sur le sabot que son aide lui présente. Pour cela, cet aide s'appuie de tout son poids sur l'épaule ou la hanche de l'animal, suivant qu'il s'agit de ferrer un antérieur ou un postérieur, pour le déséquilibrer. Il peut aussi soulever la jambe repliée entre les deux bras réunis en arceau. Parfois l'aide utilise une courroie passée autour de son cou dans laquelle il engage le membre à ferrer plié au genou ou au jarret. Le cheval se tenant ainsi sur trois pieds est incapable de ruer dangereusement. Le maréchal peut ainsi à loisir rogner la corne du sabot, y ajuster le fer et le fixer au moyen de clous enfoncés de bas en haut. Ces clous dépassent la face antérieure du sabot et le maréchal les rase d'un coup de tenailles.

Cela se passe généralement à l'extérieur de la forge, sous un auvent où le cheval est à l'attache. Un gamin lui flatte gentiment l'encolure et chasse les mouches pour le rassurer et le tenir bien tranquille pendant cette opération qui n'est d'ailleurs absolument pas douloureuse.

Si ces bonnes manières ne suffisent pas, et quand on a affaire à un animal rétif, on l'encage dans une espèce de châssis en bois, appelé travail, aux montants duquel on attache ses membres. Tout cela demande une grande vigueur physique, beaucoup de calme, de patience et d'adresse. Aussi, les maréchaux étaient-ils généralement de robustes gaillards et de bons compères.

Nos aïeux étaient de cette trempe, amis des chevaux et hommes de cheval. C'est d'eux qu'est venu certainement ce goût et cette tradition de l'équitation que l'on a vu persister à travers les générations. Parmi les nombreux cavaliers de la famille, il suffit de rappeler Fulcrand et son raid en Asie Mineure, Georges, l'un des frères d'Auguste III Ernest, qui fut cow-boy au Texas (et qui rentra à Milan avec pour bagage un troupeau de chevaux !) et entre mille aventures équestres, Jean Beaux sorti major des EOR de Saumur et couronné dans de nombreux concours hippiques. Et ses fils, pour certains également passés par Saumur ou à l'occasion de passionnés gardians.

Source :

Histoire des Beaux par Auguste IV et Jean Beaux 1972

Annexe 3

L'élevage familial des vers à soie

Une once de graine, c'est-à-dire 30 grammes, c'était la mesure de ce qu'un ménage pouvait entreprendre dans une petite magnanerie. L'espoir d'en tirer une soixantaine de kilos de cocons justifiait un mois de dur labeur.

Quand la feuille du mûrier commençait à paraître, en mai, on préparait la « chambrée ». On installait des claies de roseaux soigneusement désinfectées sur leurs châssis de bois superposés et l'on rentrait des fagots pour alimenter les poêles. Aux quatre coins de la pièce, ils devaient maintenir une température constante de serre pendant toute l'éducation. Aux temps anciens, les femmes mettaient la graine à incuber dans un sachet enfoui dans leur corsage. Plus tard, on recourait aux bons offices du fournisseur de graine qui disposait d'un incubateur.

Dès leur éclosion, les petits vermisseaux étaient nourris avec le plus grand soin de jeunes feuilles de mûrier convenablement hachées. L'appétit leur venait vite en mangeant et au bout de quelques jours, il fallait les répartir sur les claies en les approvisionnant constamment, jour et nuit, de feuilles fraîchement cueillies. La femme s'occupait des vers à l'intérieur de la magnanerie tandis que le mari s'affairait à coltiner la feuille que les enfants, perchés sur les mûriers, l'aidaient à ramasser. La glotonnerie de ces vers, ou magnans, est inimaginable. Le bruit de toutes leurs petites

mandibules en action ressemble à celui de la pluie sur le toit. Au bout de trois semaines, coupées par plusieurs mues ou « maladies », ils perdent leur appétit et deviennent somnolents. Les éleveurs piquaient alors dans les claies des branchettes de bruyère. Et les vers y grimpaient pour s'enfermer dans leur cocon, s'y endormir et se muer en chrysalides.

En fin d'éducation, il ne restait plus qu'à dépiquer tous ces cocons dans les bruyères et les porter chez l'acheteur, le filateur, qui les passait à l'étuve sèche pour tuer la chrysalide. Sinon, elle se serait transformée en un papillon, dont la bave acide aurait percé le cocon pour qu'il puisse s'échapper, s'envoler, s'accoupler...et donner de nouvelles graines. Les cocons « étouffés » étaient stockés par le filateur dans de grandes coconnières très bien aérées. Quant aux éducateurs, ils n'avaient plus qu'à ranger leur matériel et s'en aller soigner leur vigne ou leurs pommiers.

Source :

Histoire des Beaux par Auguste IV et Jean Beaux 1972

Annexe 4

La filature à la cévenole

Au début du XXème siècle, c'est une petite usine familiale occupant en général de trente à soixante personnes. En Italie, aux Indes, en Chine ou au Japon, on arrive vite à des effectifs beaucoup plus considérables.

Dans un long bâtiment rectangulaire à deux étages, flanqué d'une haute cheminée en briques, le rez-de-chaussée est occupé par la chaufferie au charbon, la machine à vapeur avec son piston, son régulateur à boules et son grand volant qui actionne toute la mécanique. Il y a aussi en bas le service de réception et d'expédition, l'atelier de réparation et souvent le bureau du patron. A l'étage, une vaste salle haute de plafond très aérée et très bien éclairée par de larges baies en arcades de briques, devant lesquelles s'alignent les bassines.

La bassine, c'est l'élément de base de la filature. A Lasalle, il y en avait 20, 30, 40 et même jusqu'à 50 bassines. Devant chaque bassine, une fileuse dispose de deux robinets, l'un d'eau, l'autre de vapeur pour chauffer cette eau par barbotage. Elle laisse flotter dans une eau très chaude additionnée de savon une poignée de cocons qu'elle a pris dans une corbeille dûment approvisionnée par une apprentie. Au bout d'un moment, l'eau chaude savonneuse a dissout le grès (sorte de vernis qui recouvre le cocon et agglutine la soie) et l'ouvrière, en battant les cocons avec un balai de

bruyère, accroche des brins de soie. Ils sont d'abord enchevêtrés puis arrivent à donner un fil unique au fur et à mesure qu'on les étire.

La fileuse amarre ses amorces de fil à un petit crochet sur le côté de sa bassine et choisit alors le nombre de brins qu'elle va assembler pour obtenir le « titre » voulu, c'est-à-dire la grosseur de fil désirée. Elle passe chaque brin dans un des œillets de porcelaine disposés au dessus de la bassine et les tord. Puis, après avoir croisé ce fil avec un autre fil qu'elle a constitué parallèlement au premier, elle attache chacun de ces brins sur deux « guindres », sortes de rouets qui surplombent la bassine. Ceux-ci sont entraînés dans leur rotation par des poulies actionnées par la machine à travers de bruyantes transmissions. En tournant, les guindres enroulent la soie, tirent sur les fils et provoquent le dévidage des cocons qui dansent littéralement à la surface des bassines.

Lorsque le cocon est entièrement dévidé, apparaît la chrysalide ou « babo » que l'on repêche au fond de la bassine avec une petite passoire. Le cocon épuisé est remplacé aussitôt par un autre que l'ouvrière détache de son petit faisceau où montent les autres brins auxquels il s'agglutine. La croisure pratiquée en avant du guindre a pour but d'assurer une bonne soudure du brin de soie en durcissant le grès qu'il comporte encore en surface. Quand le guindre a fait un nombre déterminé de tours, un timbre sonne et la fileuse détache l'écheveau de soie qui a alors la longueur, donc le poids voulu. On enlève cet écheveau, on le sèche, on le tresse en « flotte » ou « matteau », nom donné à Lyon à un assemblage d'écheveaux de soie réunis par une ficelle nouée. Il est prêt à partir chez le marchand de soie à qui il est destiné. On emballe ces flottes dans des

sachets de 50 kg, les « balles », qui sont soumises à l'examen de la Condition des Soies de Lyon. Là, on vérifie le titre et les qualités du fil avant de le livrer aux utilisateurs, mouliniers ou tisseurs.

Etre fileuse n'était pas une sinécure. Travailler dix heures par jour dans un brouillard d'étuve, malgré les larges fenêtres et l'aération forcée, avec les mains dans l'eau presque bouillante. Pour le maigre salaire que donnait une industrie périssant, cela ne pouvait guère intéresser les jeunes filles que pendant quelques années avant leur mariage ou les vieilles à bout de carrière. A Lasalle, les fileuses étaient visitées pour leur demander des chrysalides afin d'amorcer les lignes de pêche.

Ces filatures artisanales n'ont pas pu subsister lorsque de grandes usines d'Italie et surtout d'Extrême-Orient se sont équipées industriellement de centaines de bassines ultramodernes servies par la main-d'œuvre très bon marché. Après la guerre de 1914, elles ont fermé l'une après l'autre. Il ne resta bientôt plus dans le pays cévenol que leurs ruines parfois pittoresques.

Source :

Histoire des Beaux par Auguste IV et Jean Beaux 1972

Annexe 5

Un peu d'histoire au pays cévenol

Dans le cadre montagnard de nos ancêtres, l'histoire des hommes a laissé des traces profondes, ne serait-ce que par le réseau des chemins, témoins de leurs migrations, de leurs échanges et de leurs guerres.

Les plus anciens, les drailles des crêtes, toujours parcourues de nos jours par les troupeaux en transhumance, ont vu passer les légions romaines au 1^{er} siècle avant J.C. Venues de Nîmes et de la Gaule Narbonnaise, elles se dirigeaient vers l'Auvergne, à travers les peuplades celtiques. D'autres envahisseurs, les Wisigoths, les empruntèrent sans doute en déferlant du nord-est, et se fixèrent dans les montagnes. Au partage de l'empire de Charlemagne, la région fut incluse dans le royaume de Charles Le Chauve, au titre de la province d'Aquitaine. Mais du X^{ème} au XIII^{ème} siècle, le Saint Empire romain germanique déborde sur la rive gauche du Rhône, notamment à l'est d'Alès. C'est sans doute pourquoi la vallée du Gardon de Mialet s'appelle encore vallée française par opposition aux terres d'Empire.

Au début du XIII^{ème} siècle, des Albigeois vinrent se réfugier dans les Cévennes, qui eurent ainsi un avant-goût des luttes religieuses. Et à la fin du même siècle, le Gévaudan (Lozère) et les Basses Cévennes sont rattachées définitivement au Royaume de France. Pendant le Haut Moyen-âge, les moines bénédictins civilisent nos montagnes, répandent la culture du

châtaignier et de la vigne et les couvrent d'églises et de monastères (La Mouthe à Lasalle, Tornac près d'Anduze).

Avec la prospérité, les grosses bourgades acquièrent des franchises et le goût de l'indépendance. Du milieu du XIVème siècle à celui du XVème, à l'époque de la guerre de cent ans, le pays est ravagé, dit-on, par les grandes Compagnies. Pour prévenir les incursions des pillards, on élève des tours de guet comme à Soudorgues et en Vallée française. De ces tours, on voit au loin s'allumer les feux qui signalaient l'approche du danger et appelaient au secours.

La fin du XVème et le début du XVIème voient des moines prêcheurs vitupérer les abus des seigneurs ecclésiastiques, riches évêques et prélats, et préconiser le retour à la simplicité évangélique. Aussi, le petit peuple cévenol, fier, indépendant, pauvre et pieux est-il tout préparé à recevoir les premiers prédicants calvinistes à l'aube de la Réforme. Vers 1560, l'autorité royale réagit en pourchassant les protestants de la Gardonnenque. Eclatent alors les premières guerres de religion auxquelles Henri IV met fin par l'Edit de Nantes en 1598, au moment où apparaît notre premier ancêtre, Raymond Jean-François Baud, dans son cause de Meyrueis. Comme dans toute la France, le règne du Vert-Galant amène dans les Cévennes les bienfaits de la paix. Le ministre Olivier de Serre y introduit la culture du mûrier et l'élevage des vers à soie, à la mode italienne. Ce pourrait être l'aube de la prospérité. Mais la guerre reprend en 1621, et les protestants du duc de Rohan se fortifient au Vigan, à Anduze et à Alès. Louis XIII, qui a succédé à Henri IV en 1610 vient les combattre et cette guerre des Cévennes dure jusqu'à la paix d'Alès en 1629.

Notre aïeul, le premier Jean de Saint-André de Majencoules, naît en 1640, deux ans avant l'avènement de Louis XIV en 1642. Jusqu'en 1661, on ne relève pas d'histoire notable dans le pays. Mais au temps de la jeunesse de son fils Jean II, né en 1669 à Saint André, l'autorité royale devient plus despotique et intransigeante. L'intendant du Languedoc, de Basville, trace tout un réseau de pénétration pour surveiller le massif cévenol. Ce sont les amorces des routes actuelles qui tortillent dans tout le pays et relient les vallées entre elles. Les protestants sont de nouveau pourchassés. D'abord les dragonnades, qui consistent à loger de force chez l'habitant d'indésirables soldats qui, sous prétexte de faire exécuter les édits royaux terrorisent la population. Puis, en 1685, c'est la révocation de l'Edit de Nantes qui systématise la persécution : bannissement ou arrestation des pasteurs, interdiction des cultes, conversions forcées.

Après dix-sept ans de bouillonnement, en 1702, l'année même de la naissance à Saint-André de ce Louis Baud qui viendra plus tard se fixer à Lasalle, éclate la révolte des Camisards. Ces deux ou trois mille pâtres de montagne, cardeurs de laine, tisseurs de cadis, bouleversés par leur foi, la haine de leur persécuteur, les exhortations de leurs « prophétesses », tiennent tête aux troupes du Roy Soleil commandés par de Broglie, parent de l'intendant de Basville et les maréchaux de Montrevel et Villars. Ces violences laissent des traces profondes à Lasalle qui fut au centre des exploits de Jean Cavalier, mitron d'Anduze, et de Pierre Laporte, dit Roland, né en 1680 au mas Soubeyran près de Mialet. C'est là qu'a été fondé au début de notre siècle le Musée du Désert, haut lieu du Protestantisme international qui s'y réunit chaque année au début de septembre. L'une des filles du châtelain de

Cornély, à Lasalle, fut l'épouse de ce Roland, l'irréductible, qui trouva la mort au combat en 1704. Son émule Cavalier s'abandonnait aux séductions du pacificateur, le Maréchal de Villars. Meurtres, incendies, violences de toutes sortes désolent le pays. Temples et églises sont détruits, les prédicants et les chefs huguenots suppliciés ou envoyés aux galères, les prêtres et leurs ouailles papistes trucidés avec non moins de férocité.

Le calme tout relatif revient en 1709 et permet à la vallée de panser ses plaies et de retrouver une certaine prospérité, notamment grâce à la sériciculture. C'est peu après que notre Louis Baud se fixe à Lasalle, où son fils Jean III Beaux naît en 1733. Sous le règne de Louis XV, entre 1715 et 1774, rien de sensationnel n'est à noter dans le pays. Puis, Louis XVI met fin définitivement à la persécution religieuse, et quelques années plus tard, convoque les Etats Généraux de 1788-1789. Il se produit alors certainement un grand remue ménage dans les Cévennes si durement éprouvées par les luttes civiles et religieuses qui ont exaspéré les appétits d'indépendance vis à vis du pouvoir royal. La Révolution éclate en 1789.

Deux ans après, notre Jean III meurt. Son fils Jean IV est alors dans la force de l'âge, à 30 ans. C'est un notable du village et un républicain convaincu. Il profite évidemment à plein de cette élévation de la bourgeoisie qui suit la période révolutionnaire, s'amplifie sous le Consulat, sous l'Empire et la Restauration. Mais les guerres incessantes de 1792 à 1814 voient la mort d'un François Beaux dans les premières campagnes d'Italie et d'un autre François Beaux pendant la retraite de Russie. Un souvenir familial rapporte qu'Auguste ler

avait été à 14 ans un des petits « Marie-Louise » de la Campagne de France en 1814.

Dures années de la Révolution et de l'Empire, avec les drames de la déchristianisation et de la conscription qui affligent toutes les familles. Sous la terreur, le canton de Lasalle eut son martyr de la foi : le curé de Soudrogues, qui avait refusé de prêter le serment constitutionnel et pris le maquis. Dénoncé et arrêté, il fut guillotiné à Sumène.

Après la fin des guerres, la paix civile et la prospérité économique font oublier les malheurs : quand notre Jean IV meurt en 1826 sous Charles X, il est à la fois propriétaire, éleveur de vers à soie et a déjà construit sans doute sa filature dans le jardin de sa maison de La Croix. Pas loin d'une vingtaine de filatures s'édifient dans le village et aux environs. Les rapports commerciaux s'intensifient avec l'Italie et avec Lyon où s'installe Auguste 1^{er}. Quand Louis Philippe abdique en 1848, Auguste II Ferdinand a 8 ans.

La II^{ème} République apporte le suffrage universel aux français et avec le second Empire s'ouvre une nouvelle ère de prospérité industrielle et commerciale, dont notre famille va profiter largement. Les chemins de fer sillonnent la France. Ils vont jusqu'à Saint-Hippolyte-Du-Fort, à 13 kilomètres de Lasalle que l'on gagne ensuite en diligence. Cette diligence ne disparaîtra qu'en 1911 avec l'apparition du premier autobus. Les filatures tournent à plein, bien que la maladie des vers à soie diagnostiquée par Pasteur marque une chute brutale de la production des cocons des Cévennes.

La guerre d'indépendance de l'Italie en 1859 enthousiasme les français épris de liberté alors que celles de Crimée et du Mexique n'affectent guère la vie à

Lasalle, à Lyon ou à Milan. Mais celle de 1870, qui, en général est peu ressentie par la province éloignée de Paris, frappe cruellement Ernest Beaux, fils de Fulcrand. Il est blessé grièvement à Vendôme et meurt un an après de complications pulmonaires. Auguste III reste marquée par la douleur de la défaite et, à la veille de sa mort quarante ans plus tard, il disait combien il serait heureux de voir battre les prussiens et de vivre la reprise de l'Alsace et de la Lorraine.

Après 1881, sous la IIIème République, la France se relève rapidement avec la stabilité du franc, le développement de l'industrie et toutes les branches de l'activité économique qui reprennent leur marche en avant. La soierie est prospère aussi bien à Lyon qu'à Milan. Mais le Midi est atteint par le phylloxéra qui ravage le vignoble en 1880. Les bons chasselas francs de pied de Lasalle sont remplacés par des plants américains, fauteurs de piquette. Les campagnes coloniales font voyager les conscrits lasallois aux quatre coins du monde et certains fils du pays commencent à s'embaucher au chemin de fer ou dans les compagnies de navigation, ce qui amène au village un fort contingent de perroquets.

Affaire Dreyfus, séparation de l'Eglise et de l'Etat, guerre russo-japonaise, crise viticole de 1907, guerre italo-turque, conflits des Balkans : l'horizon s'assombrit pendant les dernières années d'Auguste III et la grande guerre éclate en Août 1914, dix mois après sa mort. Elle fait de terribles hécatombes, surtout parmi les paysans qui fournissent les plus gros contingents de fantassins. Comme dans tous les villages de France, le monument aux Morts se couvre de noms. Plus de 10% de la population mâle, autrement dit, la moitié de la jeunesse rurale n'en revient pas ou en revient mutilée.

La période qui suit marque pour Lasalle le déclin de la sériciculture puis de la filature. Le pays cévenol est terriblement saigné pendant la guerre de 14-18, éprouvé pendant le conflit mondial de 40-45 et la guérilla du maquis. Durant la Seconde Guerre mondiale, sous l'occupation allemande, la ville protège les Juifs : trente de ses habitants ont été élevés au rang de *Justes*. Lasalle perd peu à peu ses ressources et son originalité. Le vieux pays de ramasseurs de châtaignes, des bergers et des cardeurs de laine, des magnananelles et des fileuses cesse de parler patois. Les filatures se ferment et tombent en ruines. Les lasallois s'expatrient et vont travailler en ville. Les fermes sont progressivement abandonnées. La population qui atteignait 2500 âmes en 1860 accuse une importante diminution dans les années 20 pour s'établir aujourd'hui à 1100 lasallois.

L'évocation du village cévenol est indissociable de la vie de Jean-Marie Granier, célèbre graveur, Lauréat de la Casa Velasquez, Membre puis Président de l'Académie des Beaux-Arts et ami de nombreuses personnes de la famille Beaux. Jean-Marie Granier partageait son temps entre Paris et sa propriété de Lasalle où il avait son atelier. Il fut membre fondateur de l'Académie des Hauts Cantons, une société savante qui rayonne sur les départements de l'Hérault, du Gard et sur le sud de l'Aveyron et de la Lozère.

Source :

Histoire des Beaux par Auguste IV et Jean Beaux 1972

Annexe 6

Excursion en Lozère au pays de nos ancêtres

En mai 1977, Auguste IV Beaux, Philippe et Hervé Diffre se sont rendus sur le Causse Méjean et partaient à la découverte des lieux de nos ancêtres. Philippe Diffre, géologue, y avait mené autrefois des explorations scientifiques. Auguste IV Beaux relatait cette *expédition* par ces quelques lignes.

Nous partions à la découverte de ce qui reste des hameaux du Beffre et de Hures, là où Auguste II Ferdinand dénicha notre plus ancien ancêtre connu grâce à ses investigations : le forgeron Raymond-Jean-François Baud en 1600.

Première étape : Paris - Lasalle où nous arrivons sous une pluie torrentielle. Le lendemain, de bon matin, nous repartons sous la même pluie par la belle route de la corniche des Cévennes, où l'on ne voyait pas à 50 m devant soi ! A Florac, le moral commençait à mollir et nous nous engageons dans les gorges du Tarn en décidant de faire halte à Sainte Enimie, d'y déjeuner, et de nous « dégonfler » pour repartir à Montpellier directement par Millau si la pluie ne cessait pas : nous ne pourrions certainement pas nous débrouiller dans les nuages sur le Causse à 1000 m d'altitude.

Et voilà que pendant que nous nous réconfortons dans une sympathique auberge, la pluie s'arrête, le brouillard se dissipe et le magnifique paysage s'illumine : A l'aplomb du pont qui franchit le Tarn déchainé, sinue la route qui, sur la rive gauche, va nous permettre d'atteindre le fameux « Point Sublime », où nous nous

arrêtons pour admirer à nos pieds le merveilleux ensemble des gorges. Peu après, la route débouche brusquement sur le haut plateau du Causse Méjean, où bientôt un panneau nous indique à gauche le chemin du Beffre. Quelle joie d'arriver ainsi à ce berceau de notre race, après une approche aussi décourageante !

Une halte s'imposait pour nous imprégner du spectacle étonnant de ce désert herbeux, à peine vallonné de quelques monticules, où de rares buissons ont résisté au vent. Philippe nous fait remarquer de-ci, de-là la présence de cuvettes circulaires où stagne encore la pluie : il paraît que c'est là le témoignage de tourbillonnements de l'ère secondaire dans les massifs calcaires, donnant parfois des grottes ou des « avens » (comme l'Aven Armand sur la route de Meyrueys). Quelques tas de cailloux, dits « cairns », pour border les propriétés, témoignent de la présence des hommes. Ils ont dû essayer d'aménager, sinon des champs, du moins des pâturages ou recueillir des matériaux pour construire leurs gîtes. Mais, nulle trace de vie à l'horizon. Cependant, en progressant sur le chemin, nous finissons par découvrir, sur un léger épaulement à droite, quelques bâtiments ou quelques vestiges retapés : c'est ce qui reste du Beffre. En nous approchant, nous trouvons plusieurs habitations et un poste téléphonique, au milieu de nobles ruines où subsistent quelques pierres taillées de fenêtres à meneaux et de plafonds en ogives, affichant bien 400 ou 500 ans d'âge; réaménagées en bergeries – des crottes de moutons l'attestent – présentement vides de toute population humaine ou animale. Quelque part, les restes d'un « travail » à ferrer les bœufs. Peut être était-ce la forge de notre aïeul ?

C'est alors qu'intriguées par nos allées et venues, deux ou trois personnes, qui tournaient autour

de notre auto parisienne, viennent à notre rencontre. Instruites du but de nos recherches généalogiques, ils nous racontent qu'ils sont trois ou quatre familles vivant en permanence au Beffre, en se ravitaillant à Meyrueys, exploitant des « colonies de vacances » pour moutons transhumants auxquels ils louent leurs droits de pacage et leurs bergeries improvisées dans les ruines.

Ils nous montrent avec fierté une très belle croix de pierre sculptée et érigée sur le bord du chemin un peu plus loin et portant gravée la date 1163. D'où il appert que nos ancêtres étaient déjà des chrétiens de vieille souche ! Cela nous sera confirmé en continuant sur le hameau suivant, Hures, plus habité et au carrefour des routes vers Florac, Meyreys et l'Aven Armand. Là, se trouve l'ancienne église paroissiale du coin, une très belle petite église romane, hélas un peu trop retapée. Ses belles ogives signent l'origine moyenâgeuse (et probablement bénédictine, sans doute du ressort de l'abbaye de Saint Guilhem du Désert). C'était la paroisse de nos aïeux. Nous la visitons avec grand intérêt.

Puis, sur le versant sud du Causse, après un crochet à l'Aven, découvert et équipé il y a une centaine d'années, nous redescendons sur la charmante petite ville de Meyrueys. Sorte de capitale régionale pimpante, elle se niche au pied du massif de l'Aigoual, sur la rive gauche de la Dourbie qui va rejoindre le Tarn en aval de Millau ; encore par de belles gorges que nous traverserons le lendemain en regagnant Montpellier par Lodève.

Au milieu d'une jolie esplanade s'étendant jusqu'à la haute tour crénelée qui borde la rivière, le monument aux morts attire notre attention. Et nous ne sommes pas surpris d'y trouver un Baud.

L'hôtelier nous dit qu'il en existe encore un dans le pays et nous met en rapport avec un sympathique

mécanicien. Celui-ci nous dit qu'en effet le nom est assez répandu dans la région et devait provenir d'une même souche implantée de longue date dans la région du Causse Méjean. Le notaire, poursuit-il, avait été plusieurs fois interrogé par des « parisiens » à la recherche de leurs origines. Malheureusement, nous n'avons pas pu le rencontrer. Mais nous avons bien exploré notre source !

Annexe 7

Ernest Beaux - N°5 de Chanel

Si notre descendance directe est bien connue depuis le travail de généalogie réalisé en 1890 par Auguste II Ferdinand, nous n'avons qu'une connaissance très limitée des branches collatérales antérieures. En revanche, il y a dans notre famille une sorte de constance à considérer qu'Ernest Beaux serait bien un descendant d'une branche collatérale Beaux. Des recherches ont été entamées à l'initiative d'Auguste IV Beaux en 1988. Il reste à démontrer cette parenté...ce qui fera notamment l'objet des études à venir sur ces branches collatérales.

Ernest Beaux est né le 8 décembre 1881 à Moscou d'un père français, Edouard Beaux, près de l'usine et des bureaux de la société A. Rallet & Co. Son père y est employé comme parfumeur en chef et membre du Conseil d'Administration. Ernest Beaux est mort le 9 juin 1961 à Paris. Il est connu comme l'un des plus grands parfumeurs au monde et le créateur du parfum N°5 de Chanel.

En 1898, Ernest Beaux entre dans l'entreprise dirigée par son frère aîné, la société Rallet, pour apprendre la savonnerie et le métier de parfumeur. Deux ans après, il quitte l'entreprise Rallet pour effectuer son service militaire en France. En 1902, il revient chez Rallet pour poursuivre son métier de parfumeur et commencer une excellente carrière en explorant les nouvelles tendances de la parfumerie et des matériaux.

En 1907, il occupe le poste de directeur technique et fait partie du Conseil d'administration de Rallet & Co. La même année, il lance son premier parfum mais son grand succès arrive en 1912 avec l'apparition de son eau de Cologne, *Bouquet de Napoléon*, à l'occasion du centenaire de la bataille de Borodino. C'est en 1913 qu'il aurait produit son *Bouquet de Catherine* pour célébrer le tricentenaire de la dynastie des Romanov. En 1914, ce fut la guerre et l'armée. Après la révolution de 1917, le lieutenant Ernest Beaux a servi les alliés auprès des armées russes blanches comme agent de contre-espionnage. Il parle couramment le russe. A la fin des hostilités, les hasards de la guerre l'ont amené dans le Grand Nord, au delà du cercle polaire, là où « les lacs et les fleuves exhalent un parfum d'une extraordinaire fraîcheur », racontera-t-il longtemps après. De cette odeur serait née l'idée du n°5.

Démobilisé en 1919, Ernest Beaux retrouve sa femme, son fils et ses parents en France. Il rejoint la société des parfums Rallet, ex-parfumeur des tsars, repliée à Cannes La Bocca, près de Grasse, capitale mondiale des essences. La société avait été rachetée par Chiris en 1896-1898. Là, il est chargé de mettre au point des compositions originales destinées aux grands couturiers, un marché encore vierge. Gabrielle Chanel sera la première séduite. Le N°5 a déjà pris corps avant qu'elle ne le « découvre ».

Ainsi naquit le célébrissime N°5 qui fêtera bientôt son centenaire, déjà auréolé d'une longévité exceptionnelle et d'un succès planétaire. Le « parfum du siècle » s'est joué de la dépression comme de la guerre et a triomphé de la concurrence mondiale. Si d'autres parfums ont traversé l'épreuve du temps, aucun n'a

connu de semblable longévité ni une telle universalité. Sans perdre une ride au fil des années, N°5 n'a cessé d'incarner une telle image prestigieuse érigée à la hauteur d'un mythe. Un tel succès comporte en lui-même une part de mystère qui fut longtemps l'objet d'interrogations. Il trouve son explication dans l'alliance de trois génies : celui de son créateur, Ernest Beaux, qui l'a rêvé et conçu ; celui de Gabrielle Chanel, qui l'a choisi et incarné pendant un demi-siècle ; et enfin celui de la famille Wertheimer, propriétaire des parfums Chanel depuis l'origine, qui l'a financé, fabriqué et développé jusqu'à nos jours.

« Créer un parfum, c'est comme composer une musique », disait Ernest Beaux. Ce parfum serait le lointain écho d'une ballade romantique aux confins des steppes russes. Pour lancer son premier parfum, Coco Chanel rencontre Ernest Beaux à Grasse en 1920 par l'intermédiaire de son amant d'alors, le grand-duc Dimitri Pavlovich. Un premier échange resté mémorable devait conduire à la révélation du N°5. « Qu'est-ce qui coûte le plus cher là-dedans ? », demande Coco Chanel. « Le Jasmin. Rien n'est plus cher. » « Eh bien ! Mettez-en davantage ! Je veux faire le parfum le plus cher du monde. » Le résultat déçoit par son excès de richesse. Selon les propres mots du parfumeur : « Mlle Chanel, qui avait une maison de couture très en vogue, me demanda pour celle-ci quelques parfums. Je suis venu lui présenter mes créations, deux séries : 1 à 5 et 20 à 24 ». Dans la première série, Gabrielle Chanel reconnaît « son » parfum parmi les cinq échantillons présentés. C'est le cinquième. A la question d'Ernest Beaux « Quel nom faut-il lui donner ? », Mlle Chanel répondit : « Je présente ma collection de robes le 5 du mois de mai, le cinquième de l'année, nous lui laisserons donc le numéro qu'il porte et ce numéro 5 lui portera bonheur ».

Ernest Beaux ajoutera : « Je dois reconnaître qu'elle ne s'était pas trompée... ».

Une idée de génie est à l'origine de la naissance du N°5 : il est alors l'un des premiers parfumeurs à exploiter les nouvelles molécules issues de la synthèse chimique et s'intéresse plus particulièrement aux aldéhydes dont la propriété est d'exalter les odeurs. Cette composition de génie donnera personnalité et caractère au mytique *N°5 de Chanel*. Il est lancé officiellement le 5 mai 1921, dans la nouvelle boutique parisienne, au 31 rue Cambon. Le succès est immédiat. Le nouveau parfum, comme la mode de Coco Chanel, étonne par sa simplicité sophistiquée. Pas de flacon tarabiscoté : une simple fiole carrée, inspirée d'un étui à parfum tiré d'une trousse pour homme. Pas de nom à rallonge. Une odeur qui n'appartient qu'à lui et n'évoque aucune de ces violettes ou de ces roses fort en vogue jusque-là. Le N°5 est résolument moderne comme le cubisme, les arts décoratifs, Picasso, Cocteau que Mademoiselle Chanel fréquente en ces années folles.

En 1922, le laboratoire de Beaux à La Bocca est devenu une attraction touristique. Les plus grands diplomates et hommes politiques s'y succéderont. La fabrication artisanale de la société Rallet a bien du mal à répondre au succès de la création d'Ernest Beaux. Le fondateur des Galeries Lafayette, Théophile Bader conseille Gabrielle Chanel et lui présente les frères Wertheimer, propriétaires de la maison Bourgeois. L'accord est vite conclu et en avril 1924, la société Les Parfums Chanel est fondée. Gabrielle Chanel en préside le Conseil d'Administration mais ne détient que 10% du capital. Une eau de toilette et une eau de Cologne N°5 sont lancées. Entre-temps, en 1922, Ernest Beaux avait créé le N°22. En 1924, il fut engagé par Pierre et Paul

Wertheimer en qualité de directeur technique des Parfums Chanel et Bourgeois. Pendant les années 30, Chanel et Bourgeois ont produit un certain nombre de parfums avec, sans doute, la participation d'Ernest Beaux. Il restera à ce poste jusqu'à l'année précédant sa mort à Paris en 1961. Ses funérailles ont eu lieu dans le sud de la France dans la paroisse de Grace de Passy.

Le nouveau flacon du N°5, à facettes doté d'un bouchon de taille émeraude, prend sa forme définitive au cours de l'année 1924. Jusqu'à nos jours, son évolution restera subtile pour tenir compte de l'air du temps. Sous la direction majoritaire de la famille Wertheimer, l'essor est fulgurant et en cinq ans, le chiffre d'affaires est multiplié par quinze. Le N°5 traverse la grande dépression de 1929 puis la guerre de 1939 qui voit même fermer les ateliers de couture Chanel. L'année 1940 signe son universalité avec le rapatriement aux Etats-Unis des précieuses essences stockées à Grasse et la production locale du seul parfum de luxe pendant toute la guerre : le « *Number Five* ». En France, Les Parfums Chanel ont réussi à survivre, prélude à un nouvel essor fulgurant dès 1947, tant en Europe qu'aux Etats-Unis. Les relations entre Coco et ses associés Wertheimer, qui s'étaient gâtées depuis 1929, trouveront un arrangement au terme d'une longue bataille procédurière. Gabrielle Chanel abandonne définitivement sa participation en échange de coquettes royalties représentant 2% des ventes mondiales de « ses » parfums, plus le paiement de son train de vie... ce qui expliquera sans doute son choix de vivre au Ritz, tous frais payés ! Suivront le triomphe des années 50 aux Etats-Unis puis l'idée d'associer l'image du parfum à une femme symbole, reconnue comme la plus belle du monde. Avec le retour sur la scène de la couture de *Mademoiselle Chanel* en 1954, c'est à nouveau un

succès mondial. Après avoir inventé le Jersey, la jupe plissée, le tweed, la robe noire, après avoir libéré les femmes de la Belle Époque, le génie de Gabrielle Chanel s'affirmera encore en inventant avec son *petit-tailleur*, le « total look ». Le succès ne se démentira pas jusqu'à sa mort en 1971. Pour la petite histoire, Coco était une grande créatrice, pas une femme d'affaires : son come-back s'est traduit par une faillite financière. C'est Pierre Wertheimer qui, une fois encore, la sauve, rachetant au passage la maison de couture.

Consécration en 1959 : le flacon du N°5 entre dans la collection permanent du Musée d'art moderne de New York. Le parfum connaît une période de plafonnement des ventes avant une reprise en main spectaculaire par la deuxième génération Wertheimer. Puis viendra en 1974 la troisième génération qui réagira comme les précédentes en ayant encore par dessus tout, dira-t-on, le même souci de la qualité à tous les niveaux. En entretenant la légende Chanel, la société s'adapte à l'explosion du marché du luxe : après les cosmétiques, elle se lance dans les bijoux, la maroquinerie, le prêt-à-porter et les montres. En 1984, quand Karl Lagerfeld prend la direction de la maison de couture, c'est un nouveau coup de jeunesse pour la marque et le N°5 devenu numéro un mondial. Son image, mélange de classicisme et de provocation, n'a cessé d'évoluer avec les générations. Le « jus », lui, reste intact, couvé par le « nez » de la maison veillant, comme ses prédécesseurs, à l'intégrité des composants créés par Ernest Beaux. Lorsque la production de l'irremplaçable jasmin de Grasse fléchit dangereusement, la société Chanel signe en 1987 un contrat d'exclusivité avec le principal producteur local, afin de protéger ses précieuses essences.

Le secret de la pérennité et du succès du N°5 : une continuité dans la qualité. « Je veux un parfum de femme à odeur de femme », disait Coco à Ernest Beaux. Il demeure éternel.

Les créations d'Ernest Beaux émailleront un demi-siècle. Parmi les plus célèbres figurent les parfums suivants : Chez Rallet & Co, *Inconnu* en 1907, *Bouquet de Napoléon* en 1912 et *Bouquet de Catherine* en 1913. Ce dernier parfum devait évoluer en *Rallet Le n°1*, d'abord commercialisé par Rallet et plus tard par la société Coty après l'acquisition de Rallet & Co en 1929 (ou 1926 ?). Pour la maison Chanel, *N°5* en 1921, *N°22* en 1922, *Cuir de Russie* en 1924, *Gardénia* en 1925 et *Bois des îles* en 1926. Avec la société des parfums Bourgeois, *Soir de Paris* en 1928, *Kobako* en 1936 et *Premier Muguet* en 1955. Pour Gabrielle Chanel, le parfum *Mademoiselle Chanel n°1* vers les années 1942-1946.

Le prestigieux mystère du succès mondial du N°5 ne pouvait se prolonger sans un nouveau mystère. Pendant les années 40, alors que la bataille de procédure entre Coco Chanel et la famille Wertheimer battait son plein, une série de parfums était apparue sous le nom de *Mademoiselle Chanel*. Une étude récente a montré que le parfum *Mademoiselle Chanel n°1* présentait des similitudes de parenté troublantes avec le N°5 et avec le niveau de qualité du travail d'Ernest Beaux. Cette analyse de 2007 y reconnaissait la signature du grand créateur. Le parfum *Mademoiselle Chanel* était-il donc une création d'Ernest Beaux ? Sa commercialisation devait rapidement disparaître au terme des négociations entre Coco Chanel et Pierre Wertheimer. Nous ne connaissons vraisemblablement jamais la vérité sur ce parfum à la vie si éphémère.

Annexe 8
Poèmes d'Auguste II Ferdinand Beaux
Imprimerie P.B. Bellini & C. Milan 1886

Etincelles

Fragments épars d'une Muse ignorante
Dont le seul charme est dans mon souvenir
Je cède enfin au désir qui me tente,
En un Recueil, de tous vous réunir.

Bien loin de moi, pourtant, la fantaisie
D'envisager d'un œil trop paternel
Vos quelques vers, car de la Poésie
Ils n'ont ni l'art, ni le ton solennel.

Mais, cependant, des premières pensées
Qui sur mon âme ont fait impression,
Vous ravivez les images passées,
Comme un écho de chaque émotion.

Du Souvenir, fugitives parcelles,
Gardez-moi donc quelques pâles reflets ;
Faites encor jaillir des Etincelles
De mon printemps, gravé dans vos couplets.

16 Février 1864

La Salle

Au beau milieu de nos Cévennes
Dont les sommets touchent les cieux,
Comme un nid au milieu des chênes,
A l'abri des vents furieux,
La Salle, berceau de mes pères,
Village heureux, vallon fleuri,
Etale ses coteaux prospères,
Aux yeux de l'étranger ravi !

Chantez bergers, tinte clochettes,
J'entends déjà sur nos monts orgueilleux
Les bêlements de vos troupeaux joyeux ;
Chantez bergers, ah ! résonnez musettes,
Que vos accents mélodieux
S'envolent jusqu'aux cieux.

Tandis qu'au loin, la roche nue
S'élançe de chaque sommet,
Et si haut que porte la vue
Aux flancs des monts seule apparaît,
Là, tout-à-coup, le tableau change,
Le désert devient oasis,
Il semble vraiment qu'un bon ange,
Soudain vous mène au Paradis.

De quelque côté qu'on arrive,
Que ce soit du col de Mercou,
Du Rédarès, côte moins vive,
De Calviac, de n'importe où,
L'aspect de sa riche nature
Que mille sources constamment

Fertilisent de leur eau pure,
Enchante, et séduit à l'instant.
La Salle, j'aime tes ombrages,
Ton sol couvert de châtaigniers,
Tes torrents, tes sites sauvages,
Tes chênes verts, tes mûriers.
J'aime aussi tes vastes prairies,
Où, quand arrive le printemps,
S'en vont danser, brunes jolies,
Nos Cévenolles de vingt ans.

Mais ce que je préfère encore
A tes sites, à tes châteaux,
La salle, en toi, ce que j'adore,
Plus que ton val, que tes coteaux...
C'est, avec leur fierté sauvage,
La franchise de tes enfants,
Et malgré leur rude langage,
Le bon cœur de tes habitants !

Chantez bergers, tinte clochettes, etc.

La Salle
18 juillet 1864.